BnF Gallica

Le Serment, ou la Chapelle de Bethléem

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Riom, Adine Broband, Mme Eugène (pseud. Cte de Saint-Jean et Louise d'Isole). Le Serment, ou la Chapelle de Bethléem. 1855.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE

SERMENT

OU LA

CHAPELLE DE BETHLÉEM.

PAR

LE COMTE DE SAINT-JEAN.

PARIS,
DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
4 ET 6, RUE VOLTAIRE.

1855.

LE SERMENT.

5935

GHHH7

LE

SERMENT

OU LA

CHAPELLE DE BETHLÉEM.

NANTES,
Andé GUÉRAUD ET Cie, IMPRIMERIE-LIBRAIRIE
DU PASSAGE BOUCHAUD.

1855.
1854

PRÉFACE.

Pour bien caractériser une époque, il faut en connaître non-seulement les faits remarquables et les hommes supérieurs, mais encore les personnages secondaires, les mœurs et les usages. Aujourd'hui, philosophes, historiens, artistes, antiquaires, romanciers même, recherchent avec une ardeur sans cesse renaissante les moindres faits qui complètent ou rectifient un souvenir du passé. Le XIXe siècle, comme on l'a dit, sera marqué par de fortes et sérieures études historiques.

Du nombre des légendaires, nous venons aussi contribuer par notre faible pierre à l'édification de cet immense monument, l'histoire qui redira à nos derniers neveux que la grande famille humaine, identique comme un seul individu, a poursuivi un progrès indéfini sans jamais atteindre l'infinie perfectibilité qui différencie le Créateur de la créature. Pour constater que l'humanité va s'améliorant dans la voie intellectuelle et morale, il suffirait de jeter un regard sur les anciens âges, quand même le prophète Joël n'aurait pas révélé cette belle promesse du Seigneur : *Il arrivera dans les derniers jours que je répandrai mon Esprit sur toute chair.*

Une légende que nous avons recueillie et développée nous a permis d'esquisser à larges traits quelques caractères excentriques peut-être au XIXe siècle, mais naturels au XIVe; en effet, les idées religieuses, chevaleresques et guerrières du moyen âge sont déjà trop différentes des nôtres pour que nous puissions y croire sans un examen des principes sévères et des préjugés nombreux qui dirigeaient alors la société.

Pour expliquer la conduite de nos personnages, que leurs contemporains devaient approuver à juste titre, rappelons que les sentiments d'honneur et de loyauté étaient à cette époque la base principale de l'éducation chez les races nobles. Un serment fait à soi-même était tenu jusqu'à la mort avec une fidélité et un héroïsme que nous ne comprenons plus ; témoin les vœux étranges des chevaliers, qui se condamnaient parfois à des extravagances dignes de celles des fakirs indiens. Dans ces pratiques presque toujours puériles ou blâmables, la volonté acquérait cependant une force, un empire sur les organes, entièrement inconnu de nos jours. Ces écarts de l'imagination ont enfin fait place à des actes dirigés par une saine raison, et ne se rencontrent plus que rarement chez nous. Ajoutez encore une foi vive, mais souvent peu éclairée comme mobile de toute action, et vous parviendrez peut-être à reconstituer un monde auquel il est nécessaire de se reporter pour saisir et admettre la réalité de notre récit.

Sans doute nous ne suivons pas servile-

ment la vérité historique, mais nous employons dans nos tableaux des couleurs suffisantes pour les rapprocher le plus possible du ton de l'époque. Les lieux où se passe la scène existent et la plupart de nos personnages sont historiques. Espérons que le *Serment ou la Chapelle de Bethléem* laissera quelque trace utile et agréable dans le cœur de nos lecteurs !

LE SERMENT

OU

LA CHAPELLE DE BETHLÉEM.

CHAPITRE I.

LA CHAPELLE DE BETHLÉEM ET LE MANOIR DE SAINT-ANDRÉ.

En descendant le cours de la Loire de Nantes à Paimbœuf, vous trouvez une délicieuse chapelle dont la construction remonte au temps des croisades, et qu'on nomme la chapelle de Bethléem.

Il y a quelques années, elle se trouvait

complétement entourée de bois ; des myriades de passereaux s'abattaient sur les buissons chargés de mûres et de baies d'églantiers. Vous arriviez à la chapelle en traversant les vignes en fleur, les champs de lin ondulant sous la brise comme une mer constellée d'étoiles.

Maintenant, on a tracé une route du côté de la fontaine, que surmonte une petite statue de la Vierge. Il ne reste de ces beautés agrestes qu'une colline parsemée d'ajoncs et de bruyère rose, et quelques taillis où la primevère se mêle aux violettes et à la mousse fine et déliée qui croît au pied des frênes.

Cependant, les rossignols peuplent encore cette solitude, qu'animent parfois nos mélodies bretonnes chantées par des voix sauvages, mais non sans douceur.

Cette chapelle s'ouvre quatre fois l'année :

D'abord, le mardi de Pâques, où les marchands d'images et de gâteaux se confondent avec la procession : on forme quelques danses sur l'herbe nouvelle, au son du violon ou du bignou. Ce jour-là, on ne quitte la chapelle qu'au clair de lune, en rapportant une branche d'*épine noire* (1) ou de lilas précoce;

Le jour des Rogations, alors que la foule recueillie suit la route ombreuse qui s'étend de Bethléem au bourg de Saint-Jean;

Le jour de la Fête-Dieu, où le fenouil, le serpolet et la citronnelle jonchent la terre et parfument la chapelle;

---

(1) Prunellier en fleur.

Enfin, le jour du quinze août.

Voici comment les chroniqueurs racontent la fondation de ce monument :

« Au temps où le beau duché de Bretagne n'était pas la France, Blanche de Saint-André, restée veuve avec deux fils au castel des Grands-Chênes, les vit partir sous l'étendard fleurdelisé du bon roi saint Louis, neuvième du nom. La mère désolée jura que le jour qui lui ramènerait ses enfants, verrait poser la première pierre d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bethléem.

» Les deux frères revinrent au moment où la vie abandonnait Blanche, pauvre flamme que la tourmente avait forcée de s'éteindre. Cependant, la première pierre fut posée, et la mère mourut heureuse. »

Mais la chapelle ne fut entièrement termi-

née qu'en 1340, par Hugues de Saint-André, arrière-petit-fils de Blanche. Il avait épousé Marguerite de Blanche-Couronne [1], et mourut au siége d'Hennebont, 1342, aux côtés de Jeanne de Montfort, duchesse de Bretagne, dont il avait été page dans son enfance.

Marguerite de Blanche-Couronne ne survécut qu'une année à son époux : de leur courte union il ne restait qu'un fils, âgé de six ans, Raoul de Saint-André, confié aux soins d'un vieux chapelain qui avait élevé Hugues avec la tendresse d'un père.

Le castel de Bethléem, ainsi nommé depuis le vœu de Blanche, s'étendait vers la partie occidentale. Deux tours couronnées de créneaux saillants, le flanquaient au sud et au

---

(1) Il y avait dans le diocèse de Nantes l'abbaye de Blanche-Couronne.

nord. Vers le centre se voyait une tour beaucoup plus élevée que les autres, et dont les lucarnes étaient ouvertes aux quatre vents du ciel; cette tour s'appelait le beffroi : c'était là le point d'observation; il était surmonté d'une girouette, apanage des chevaliers. La giroflée, nommée verge d'or, y croissait en abondance; les guirlandes du lierre, les roses vertes du houblon, grimpaient le long des murs, et donnaient un aspect des plus pittoresques à cet ancien bâtiment. Il était percé de fenêtres inégales, dont les vastes embrasures attestaient la profondeur des murailles. Ces fenêtres étaient fermées de simples toiles, car les vitres n'apparaissaient alors qu'aux ogives des basiliques ou des châteaux royaux.

Cependant, l'intérieur de ce castel différait de cet aspect sauvage : le luxe asiatique y avait déjà pénétré; depuis les croisades,

il s'était établi en France comme dans une patrie de prédilection.

On voyait donc dans la salle principale de riches tapis, des trophées d'armes, des épées damasquinées dont les lames de fin acier de Damas brillaient près des poignées d'or ou d'argent ciselées et travaillées avec grand art et soin; puis c'étaient des vielles, des guitares, des rotes, des mandores, qui s'animaient au passage des ménestrels ou trouvères, comme ces harpes éoliennes pendues aux pins de la Calédonie chantent aux quatre vents du ciel.

La salle à manger était occupée, dans toute sa longueur, par une table ciselée, couverte dans les grands jours d'un doublier tissé de fin lin et de fils d'or : elle était ornée d'un dressoir, sur lequel se voyaient des pièces d'or et d'argenterie massives. Le sol était

jonché de foin l'hiver; l'été, on y répandait les tiges fraîchement coupées des menthes, sauges, serpolet, fenouil et baume de la contrée, *afin que la bonne odeur de ces plantes fortifiât le cœur des convives,* dit toujours notre vieux chroniqueur.

Mais, hélas! continue-t-il, au temps où commence notre histoire, « chères et liesse » étaient depuis moult grant temps départies » de ce pauvre castel. »

Le dernier hôte qu'on y reçut, fut le frère puîné de Hugues de Saint-André : il se nommait Alain, et vivait sans nul soin et souci dans sa suzeraineté de Fougères, par delà le pays de Rennes; *la bonne chère et la joyeuseté* faisaient le fond de sa vie.

« Beau neveu de Saint-André, avait-il dit » en partant, que Dieu vous conserve en sa

» sainte garde! J'espère vous retrouver quel-
» que jour chevauchant et ferraillant devers
» la comté de Rennes. Toujours trouverez en
» moi recours et confort. J'espère que notre
» cher abbé voudra bien alcune fois laisser
» missel et rochet, pour vous enseigner faits,
» gestes et désœuvrance d'un vrai gentil-
» homme. »

L'histoire ne mentionne pas si le chapelain, connu dans les environs sous le nom de l'Ermite ou du père Anselme, s'était conformé à ce désir; mais, dans ces temps qui faisaient naître les Duguesclin et les Bayard, les hommes savaient frapper d'estoc et de taille bien avant d'avoir appris la science des combats.

Cette digression nous a fait abandonner l'intérieur du castel de Bethléem. La chambre qu'avait occupée Marguerite de

Blanche-Couronne, dame de Saint-André, était grande à peu près comme quatre ou cinq de nos pièces ordinaires. Le lit, à estrade, était large de dix à douze pieds; l'espace ne manquait pas alors, plus que l'air. Ce lit était richement sculpté; des courtines de damas pers à crépines d'or le recouvraient. Auprès, se trouvait un bahut en bois odorant, qui renfermait les parures et ajustements de feue Marguerite de Saint-André : c'étaient de magnifiques bijoux; des pierres fines; des perles précieuses; une aumônière remplie de livres tournois, de deniers, de blancs et de sous parisis; des robes du plus riche tissu, garnies de menu vair et armoriées aux écussons des deux familles de la noble dame. Du côté gauche se voyait une couronne en champ d'argent, avec ces mots : *Vertus ou Gloire;* sur le côté droit était brodé une étoile d'or en champ d'azur portant pour devise : *Ne sait tromper ce divin guide.*

C'était là, sans doute, la première inspiration du vœu de Marguerite.

Dans cette chambre se trouvaient encore un prie-Dieu, des escabeaux, des espèces de fauteuils, un rouet en bois d'ébène et une mandore. Les murs étaient recouverts de tapisseries, auxquelles avaient travaillé trois générations de châtelaines.

Dans la ruelle du lit s'ouvrait un oratoire: là les heures enluminées, les riches missels, les chapelets aux grains d'ambre. Hélas! ces perles parfumées avaient souvent passé dans les doigts de la pieuse Marguerite; depuis sa mort, Raoul, dans sa religieuse tendresse, habitait cet appartement : il lui semblait que quelque chose de sa mère y palpitait encore.

En effet, pourquoi la vie de l'homme, qui, dès son commencement, n'est qu'une des-

truction incessante, qui s'évapore comme un parfum, qui s'évanouit comme une ombre, n'imprégnerait-elle pas d'elle-même les lieux qu'elle habite?

Qui expliquerait alors l'attraction que l'on éprouve pour la terre où s'exhala la plus grande partie de notre vie, attraction que nous appelons amour de la patrie; qui expliquerait ces liens mystérieux qui nous attachent à une solitude où quelquefois nous avons souffert?

Enfin, si ces émanations que l'homme disperse autour de lui n'étaient pas réelles, d'où viendrait ce respect inné de tous les peuples pour les lieux consacrés par la vertu, la gloire, le génie; ces palpitations que font naître en nous la tombe de Virgile, le défilé des Thermopyles, ou le modeste berceau d'un Vincent de Paul?

Au premier étage était la chambre du chevalier Hugues de Saint-André, occupée avant lui par tous les seigneurs de ce nom. L'ameublement de cette pièce rappelait celui de la salle d'armes; puis venait l'ancienne chambre de Raoul, devenue celle de l'Ermite, attenant à un oratoire; puis enfin de longs corridors. Nous passons sous silence les chambres des femmes serves et des varlets habitant le castel. Ces appartements étaient, pour la plupart, obscurs, ou avaient de simples trous pour fenêtres; ce qui leur donnait une ressemblance parfaite avec les celliers ou les étables de nos jours.

Nous avons oublié de dire que dans l'appartement du chevalier se trouvait un manuscrit enluminé avec le plus grand soin et recouvert de velours nacarat. Un des ancêtres de Raoul, qui avait été dans sa jeunesse disciple d'Abélard, avait consigné en ce recueil

le récit des Croisades. Ces discours merveilleux, fortement colorés, écrits avec une foi qui allait jusqu'à l'enthousiasme, impressionnaient profondément Raoul. Dès qu'il avait su lire, le père Anselme lui avait mis dans les mains ce trésor de famille. Le jeune homme l'avait lu et relu : ce livre faisait partie de sa mémoire, de ses projets futurs, de sa religion ; c'était enfin sa vie intellectuelle.

Dans ce miroir fidèle, brillait d'abord ce brûlant enthousiasme qui poussait l'Europe vers l'Orient. On y voyait les armées du Dieu vivant, campées sur les rives occidentales du Bosphore, et couvrant de leurs tentes l'immense plateau qui s'étend maintenant de Belgrade à Péra.

Puis les moissons dorées par le soleil de Syrie, les orangers aux fruits d'or, les fleurs éclatantes du grenadier, l'olivier, le cèdre

superbe, toute cette végétation d'un autre monde, qui révélait enfin la terre des miracles.

Alors flottaient dans l'air bannières et oriflammes; les casques aux blancs panaches heurtaient les riches turbans; on y sentait palpiter les vœux brûlants, les dévouements glorieux, les sublimes enseignements. On y répétait les mots *honneur, gloire, amour, loyauté, courtoisie;* car la fleur de la chevalerie chrétienne était là. Auprès de l'immortel de Bouillon se voyait le jeune Raoul de Baugency; Hugues de Grandsménil; Raymond, comte de Toulouse et compagnon du Cid, Raymond, l'heureux amant d'Elvire (1); ici, Gaston de Béarn; là, le comte de Blois, châtelain magnifique comparé à César dans les combats et au Cygne de Mantoue dans ses chants amoureux; Suénon, prince danois, et son héroïque

(1) Elvire était fille d'Alphonse IV.

Florine [1], qui laissèrent leurs ossements glorieux au bord du lac des Salines, pour aller célébrer près du Christ des noces éternelles.

Cependant le clairon sonne : *Deus, Deus, Sabaoth;* en guerre! en guerre! Montjoie et saint Denis pour la France! saint George pour l'Angleterre! Gloire à Dieu et aux chevaliers! Et toujours, à chaque page, des prières ferventes au Christ, afin d'obtenir que par delà les siècles l'épée des Saint-André ne se reposât glorieuse qu'après avoir pour la ville sainte reconquis la liberté.

Guidée par un homme aussi dévoué que religieux, l'âme ardente de Raoul s'imprégna d'enthousiasme. La délivrance du sacré tombeau était le rêve de ses longues nuits, l'aliment de son esprit au milieu de cette silen-

---

(1) Fille du duc de Bourgogne.

cieuse retraite. Dans son ardeur fiévreuse, il avait écrit aux plus nobles seigneurs de France et d'Angleterre. Beaucoup de ses lettres étaient demeurées sans réponse ; cependant, quelques natures moins indifférentes cherchèrent à calmer par de froides paroles l'effervescence de cette pauvre tête, dont elles raillaient l'exaltation.

Si l'âme de Raoul eût été moins fortement trempée, sa raison l'aurait abandonné depuis longtemps; car une idée unique, jointe à une solitude absolue, s'éloignent rarement de ce danger. Mais son esprit véritablement supérieur dirigeait jusqu'à son enthousiasme, comme nous voyons l'action de la volonté diriger l'ascension de la frêle nacelle qui va lutter dans l'espace avec le vol hardi de l'aigle ou du condor.

L'imagination de Raoul avait peuplé les

lieux qu'il habitait de tous ces souvenirs de gloire et d'amour : ici, c'était la fontaine où saint Louis avait étanché sa soif; ces blanches vapeurs sur les nuages, c'étaient Marguerite de Provence ou Éléonore d'Aquitaine; là, sous ce chêne antique, il avait cru entendre la voix de Godefroy de Bouillon. Godefroy, le roi de Solyme, il le priait; car il se sentait par la pensée en communication magnétique avec lui : son ombre, ou plutôt son esprit avait action sur l'âme du jeune enthousiaste, et la faisait déborder comme l'astre des nuits fait remonter le trop-plein des flots jusque sur la rive. « Oh! lui disait-il à genoux, inspirez-moi; qu'une forme sensible vous révèle à mes yeux; parlez, parlez, mon âme écoute. Détruisez l'obstacle ; frappez la pierre, l'eau jaillira ! » Et la nuit le surprenait parfois dans le bois qui s'élevait à droite de la chapelle; et la lune, en brillant sur le pieux monument, lui rappelait, par sa clarté rêveuse,

le souvenir des auteurs de ses jours. Il entrait alors : le tombeau d'Hugues de Saint-André se trouvait à gauche, son épée y avait été déposée. Raoul la baisait. « O mon père! pourquoi n'avoir pas requis votre fière épée dans la tombe, puisqu'elle semble trop lourde pour celui qui doit perpétuer votre race ? Obtenez de Dieu que je puisse la ceindre, m'armer pour sa querelle, et que la gloire de votre nom sur la terre puisse ajouter au bonheur dont vous jouissez au ciel. »

Il s'agenouillait alors près de la tombe de sa mère : cette tombe était de marbre blanc ; une lampe y brûlait sans cesse. Là les souvenirs de l'enfant se réveillaient plus tendres, les larmes obscurcissaient le regard si brillant de Raoul ; il l'avait vue mourir, il sentait encore sur son front l'empreinte des baisers maternels.

Le père Anselme arrivait alors chaque soir.

Il venait à la chapelle lire ses heures, renouveler l'huile des lampes et parer de fleurs les deux autels. Il sortait avec Raoul, et le reste de la soirée se passait en entretiens affectueux où l'âme du jeune homme se répandait tout entière, comme le fleuve épanche son cours sans chercher à en retenir une seule goutte.

— Ah! mon père, n'avez-vous rien su de votre lettre à Jean de Craon, évêque de Reims? Approuve-t-il notre vœu et plus cher désir? Il est aussi vôtre; car, vous l'avez dit, vous accompagnerez notre glorieuse armée. — Hélas! répondait l'ermite, l'archevêque regarde la chose comme impossible. Les comtes de Joigny et d'Auxerre ont répondu pareillement. Le comte de Montfort, que Dieu protége, songe à disputer le beau duché de Bretagne à Charles de Blois. Vous avez vu inutilement à cet endroit Jean, sire de Malestroit; Guy,

baron de Laval et de Vitré; les seigneurs de Raiz, de Rochefort; Charles de Dinan, baron de Châteaubriant; les sires du Pont, de la Tournemine, de Lohéac, de la Hunaudaye; Jean, sire de Montauban; Hervé, sire du Chastel. Votre oncle Alain de Saint-André lui-même, tout en déplorant comme nous cette grande insouciance et couardise de notre siècle, ne voit, pour accomplir si vaste projet, aucune facilité. Croyez-moi donc, ô mon bien-aimé fils, remettez-vous à la volonté de Dieu plus qu'à vos saints désirs.

Mais Raoul, malgré son affection pour son vieux conseiller, ne se résignait pas. Il y avait dans cette âme dévouée à la solitude une telle exubérance de force vitale, une telle énergie, que les obstacles avaient grandi cette idée fixe, comme ces vents du nord qui semblent vouloir éteindre un feu qui s'allume, et qui de leur lutte font jaillir un immense incendie.

Le père Anselme cherchait en vain un aliment qui pût tromper cette soif intarissable d'émotions ou de gloire. L'âme ardente de Raoul ne pouvait vivre qu'au feu des passions; l'inaction de sa vie le frappait de langueur, tel que la plante asiatique transplantée sous nos pâles rayons. L'atmosphère dans laquelle il vivait pouvait l'empêcher de mourir, mais non le faire vivre.

Et que celui qui serait tenté de l'accuser de folie ou d'exagération, ne cherche pas à le comprendre seulement par ces quelques natures excentriques qu'il lui est donné de palper; mais qu'il regarde en lui-même.

Ne voit-il pas d'abord l'homme physique assimilant à sa nature toutes les productions créées, plantes, animaux. Il lui faut éternellement atténuer cette force destructive qui s'agite en lui.

Mais voilà sa pensée, dont la vie animale n'est que l'archétype; l'irritation est encore là plus douloureuse : celle-là veut les émotions, les paroles brûlantes, les systèmes, les études, les livres, les arts; donnez toujours, donnez-lui tout ce qui est à votre portée, donnez-lui encore ce qu'elle ne peut atteindre, l'infini, l'incommensurable, l'impossible: toujours elle attendra. La mort même ne saurait lui faire dire : Assez.

Que dis-je? Elle demande encore plus à la mort qu'à la vie. N'a-t-elle pas reçu de Dieu un besoin immense comme l'infini, renaissant comme l'éternité? La mort l'épouvante, l'inconnu la glace. Si elle cesse de lutter contre l'agonie, elle exige en retour la révélation d'un Dieu. Elle n'accepte la mort que sous la foi d'une promesse.... et ne veut voir dans la dissolution de son être que le gage, le garant d'une vie éternelle.

Colorez-lui donc d'espérance, éblouissez son regard d'un espoir, d'un mirage, qu'importe; mais voilez-lui ces confins du temps et des mondes. Ne soyez pas plus *impitoyable* que le bourreau, qui n'a jamais refusé un bandeau au front que l'échafaud va faire rouler à terre !

CHAPITRE II.

BATAILLE D'AURAY.

Une guerre intestine s'allumait en Bretagne et occupait tous les esprits. Raoul, dans l'armée de Montfort, prit part à une tentative de guerre qui échoua, et qui fut cependant le prélude de rudes combats. Charles de Blois avait commencé les hostilités. Jean de Montfort offrit la bataille à son rival, et Charles de Blois assigna le combat aux landes de Beaumanoir. Les deux armées se trouvaient donc en présence, lorsque les évêques pro-

posèrent un accommodement que les parties signèrent. Les deux prétendants conservèrent leur titre de duc: Charles de Blois eut Rennes pour capitale; Nantes échut à Jean de Montfort. Ce traité fut signé le 12 juillet 1363, et les otages furent donnés de part et d'autre.

Mais Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles de Blois, refusa de ratifier le traité, en disant que la Bretagne était son héritage et que son mari n'en pouvait disposer. « Ferez » ce qu'il vous plaira, lui dit-elle, ne suis » qu'une femme et ne puis mieux; mais » plutôt y perdrois la vie, et deux si les » avois, que d'avoir consenti à chose si » reprouchable. »

Après bien des défis et des contestations, on convint d'une trève d'une année.

Raoul de Saint-André avait alors vingt-six

ans : sa place était nécessairement dans l'armée de Jean de Montfort. Il alla donc une seconde fois lui offrir son épée.

Les deux ducs rassemblèrent leurs partisans et leurs alliés. Un grand nombre d'Anglais étaient venus se joindre à l'armée de Montfort. Jean Chandos, connétable de Guienne, lui amena deux cents hommes d'armes et deux cents archers. Tous les Anglais qui étaient au service du roi de Navarre eurent l'ordre de passer en Bretagne. De son côté, Charles V, roi de France, envoya à Charles de Blois Duguesclin, avec tout ce qu'il put rassembler de troupes.

La bataille d'Auray eut lieu le 29 septembre, jour de la Saint-Michel, 1364.

Après des prodiges de valeur de la part des deux armées et d'alternatives palpitantes,

Charles de Blois fut tué par un Anglais. « Vrai » Dieu, s'écria-t-il, pardonnez-moi la mort » des hommes qui ci meurent pour moi! J'ai » longtemps guerroyé contre mon escient et » par l'exhortement de ma femme, qui m'a » toujours donné à entendre que j'avais bon » droit. »

Duguesclin tenait encore : jamais le héros n'avait mieux combattu, mais il fallait céder au destin. « Rendez-vous, messire Bertrand; » la journée n'est pas vôtre! s'écria Jean » Chandos, rendez-vous ! »

Le champ de bataille d'Auray resta couvert de trois ou quatre mille morts, appartenant à Charles de Blois : toute la fleur de la chevalerie, qui tenait son parti, fut prise ou tuée.

Près du corps de Charles de Blois on trouva ceux des sieurs de Kergorlay, de Rochefort,

du Boisboysel, Guillaume le Moyne et quelques autres. Le comte de Montfort, présent à ce spectacle, fut ému du sort de son rival et répandit quelques larmes. « Eh, Monsei-
» gneur, lui dit Jean Chandos, vous ne pou-
» vez avoir tout à la fois votre cousin et
» votre duché. Il en a été ce qu'il a plu à
» Dieu; remerciez-le donc, ainsi que vos
» amis, car ils vous ont gagné une journée
» dont on parlera dans cent ans d'ici. »

Jean Chandos emmenait prisonniers les comtes de Joigny et d'Auxerre, le sire de Raiz, Bertrand Duguesclin, de Beaumanoir, de Rohan, de Léon, etc. Et fut le château d'Auray rendu le même jour, car le capitaine avait été tué à la bataille. Le *duc* de Montfort fonda sur le camp d'Auray une chapelle en l'honneur de Saint-Michel, et donna à un chacun trois jours pour enterrer ses morts. Puis incontinent se rendit à Vannes, où le

sieur de Malestroit, qui défendait la ville, la lui rendit aussitôt et le reconnut pour son souverain.

Jeanne de Blois reçut à Nantes la nouvelle de ces désastres. Elle resta plusieurs heures privée de sentiment. « Cependant le duc » d'Anjou, l'un de ses gendres, l'envoya re- » conforter et tenir en espérance pendant » qu'il cherchait à pacifier avec le nouveau » duc de Bretagne. Il se rendit lui-même » près de la veuve de Charles de Blois, et » remplit à son égard tous les offices de bon » gendre. »

Cependant, Raoul de Saint-André traversait Nantes au moment même où les femmes de la duchesse remplissaient l'air de leurs cris : toutes avaient à déplorer la perte ou la captivité d'un père, d'un frère ou d'un fils. Il se hâtait de revenir, car la vue du carnage le

poursuivait sans cesse. Un instant distrait de la pensée qui l'absorbait, et perdant l'espoir de la faire partager à ses compagnons d'armes, enivrés de leur triomphe, il se hâtait de retrouver son château de Bethléem et son vieil ami.

Après avoir traversé la Loire dans un bac, il arriva, monté sur son cheval de bataille, à la porte du monastère des Couëts, dont la dame de Rohan était alors prieure. La grande porte d'entrée était ouverte. Une sœur converse était sur le seuil. — Sire chevalier, dit-elle, venez-vous du camp d'Auray? Raoul fit un signe affirmatif. — Alors veuillez entrer au parloir, et donner nouvelles à notre révérende mère en Dieu, dame de Rohan, du sort de ses deux frères.

Raoul entra. La sœur converse courut prévenir la prieure. — Quel est ce chevalier?

Tient-il pour Charles de Blois ou pour Jean de Montfort? — N'en ai pris connaissance, révérende mère. Il est maillé de la tête aux pieds, a son chaperon rabattu sur ses épaules, mais est revêtu d'une tunique où j'ai cru voir une étoile d'or en champ d'azur. — C'est le sire de Saint-André, seigneur de Bethléem, dit la prieure, en redressant encore sa haute taille. Annoncez-moi, ma sœur.

Après s'être incliné respectueusement, Raoul lui dit : La journée n'a pas favorisé les vôtres, ô noble dame. Charles de Blois, devant Dieu soit son âme, est mort les armes à la main. Votre frère aîné, le vicomte de Rohan (celui qui avait épousé Béatrix de Clisson), est prisonnier de Jean Chandos ; le second, le baron de Rohan, est demeuré libre, mais a été légèrement blessé.

En ce moment, une jeune fille, qui ne por-

tait pas l'habit religieux, entra palpitante. — Noble marraine, dit-elle, que savez-vous de mon père et de mon oncle? La prieure lui répéta ce qu'elle venait d'apprendre. Isoline de Rohan, fille du baron Alain de Rohan, pâlit en apprenant ces désastres; mais honteuse de laisser voir son émotion à un étranger qui n'était pas de son parti, elle dit seulement d'une voix tremblante : Pouvez-vous, seigneur chevalier, m'affirmer, sur votre part de paradis, que la blessure de mon père n'est pas dangereuse? — Oui, damoiselle, sur mon honneur, ai entendu moi-même le noble baron donner ses ordres aux siens serviteurs et hommes d'armes, afin qu'ils se ralliassent en retraite.

Après quelques remercîments, la prieure et sa nièce se retirèrent. On servit à Raoul quelques aliments, du vin et des épices; car en ce temps les hôtelleries étaient ra-

res : la Jacquerie avait désolé les campagnes, et l'hospitalité des castels et des monastères était la seule dont pussent jouir les gentilshommes.

Il se remit bientôt en selle et parcourut le sol accidenté de bois et de ravins qui conduit jusqu'à Bethléem, tantôt suivant les coteaux plantés de vignes où pendaient le pampre jauni et les grappes parfumées, tantôt coupant les champs de sarrasin, ou les chaumes d'orge et de froment.

Les gens de sa suite, serfs et varlets, marchaient derrière en devisant joyeusement de la victoire. Jehan, son frère de lait, élevé avec lui depuis l'enfance, était le plus près de lui. Les yeux fixés sur son maître, il s'étonnait de ne lui voir au front ni enthousiasme ni rayon de bonheur. C'était pourtant un beau et fier Breton, que le chevalier de Saint-

André (car il venait de gagner ses éperons)! Son front était large, inspiré; l'énergie de sa race et de son caractère se traduisait jusque dans ses moindres gestes : ses cheveux flottant sous son casque, ses yeux noirs pleins de feu ombragés de longs cils, sa bouche un peu trop fendue peut-être, mais dont l'expression mélancolique laissait parfois passer un de ces sourires qui ressemblent à de voluptueux rayons ; tout cela, dis-je, constituait un genre de beauté physique, réel et fascinateur.

Le père Anselme parcourait alors le bois des Chênes, dans la partie qui s'étend maintenant jusqu'à Saint-Jean. Il aperçut le gonfanon des Saint-André, et courut, avec toute la rapidité que lui permettait son âge, au-devant de son cher enfant. Celui-ci avait déjà jeté la bride de son cheval à Jehan. — Mon bon père, quelle joie de vous revoir! — Ils se

tinrent longtemps embrassés, parlant à la fois, l'un pour interroger et l'autre pour répondre.

Arrivés à la chapelle, Raoul déposa sur la tombe paternelle l'épée d'Auray.

« O mon père, vous me l'avez confiée; je
» vous la remets victorieuse. Dormez en paix,
» et en assurance que votre fils n'oubliera
» jamais que c'est en lui seul que repose
» l'honneur de votre maison. »

Il baisa la tombe de sa mère, comme, en fils respectueux, il eût touché de ses lèvres la main blanche de la châtelaine; mais, hélas! rien ne palpita sous ce baiser du retour!

On s'assit à la table pour prendre le repas du soir : Raoul et l'Ermite en occupaient le haut bout; plus bas, se trouvaient les serviteurs et hommes d'armes. Tous étaient

joyeux : Hugues de Saint-André ayant été page dans la maison de Montfort, ses vassaux l'avaient regardé de tout temps comme seul légitime possesseur de la Bretagne. Où la justice et le bon droit existeraient-ils, s'ils n'étaient du côté de nos bienfaiteurs ou de nos amis?

La nuit se passa dans la paix accoutumée, si ce n'est que plusieurs fois le galop des chevaux de quelques seigneurs ou des gens de leur suite, éveillant le serf sous son toit de chaume, lui rappelait que Jean de Montfort était alors seul duc de Bretagne; et le pauvre homme se rendormait en bénissant Dieu : car, pour celui qu'on opprime, il n'y a ni opinion ni parti; un changement est toujours un événement heureux. Tel qu'un joueur réduit au désespoir, il s'accroche à la plus frêle espérance, et s'écrie avec ivresse : La chance a tourné.....

CHAPITRE III.

ENTREVUE DU BARON DE ROHAN ET DE RAOUL DE SAINT-ANDRÉ.

Le lendemain, Raoul descendit trouver le père Anselme dans le jardin : c'était une espèce d'enclos fermé de haies de coudriers et de mûriers sauvages; quelques arbres fruitiers, des tilleuls, des massifs de rosiers, de chèvrefeuilles et de troènes l'ombrageaient. Un carré était destiné aux plantes pharmaceutiques : on y voyait les mauves royales, les sauges, l'herbe Saint-Jean ou

lierre terrestre, le sainfoin, la digitale pourprée, le romarin, les lichens, la verveine, etc. C'était là que s'approvisionnaient les myrrhes ou médecins. Les châtelains eux-mêmes, ou plutôt les châtelaines savaient composer, à l'aide de ces fleurs, certains médicaments, baume, pommade, etc., réputés souverains contre toutes les maladies ou blessures des vaillants chevaliers. Dans toute la longueur du mur du midi se trouvaient des essaims d'abeilles; le miel était alors employé dans tous les comestibles recherchés, laitages, gâteaux, fruits confits, sirop de mûres, enfin tout ce que l'art culinaire avait alors inventé. Le safran, dont le parfum servait à assaisonner ces différents mets, ornait les plates-bandes de sa belle corolle lilas.

Au milieu du jardin se trouvait un vaste étang entouré de saules dont le feuillage se baignait dans les eaux; les carpes se jouaient

à la surface, et un gazon fin et soyeux s'étendait sur ses bords. Un berceau de néfliers aux blanches étoiles achevait d'embellir ces lieux; on eût dit la grotte d'une Naïade.

Enfin, adossé au mur du castel, se voyait un parterre où les fleurs les plus belles se trouvaient réunies : la plupart avaient été rapportées d'Asie par les ancêtres de Raoul, qui avaient toujours pris un soin jaloux de les cultiver eux-mêmes; c'était comme une glorieuse tradition. Avant les premières gelées d'automne, on mettait ces plantes dans de vastes caisses, et on les transportait dans la salle à manger du castel, près du chauffe-doux (sorte de poêle). Les graines mûres en étaient soigneusement gardées, et augmentaient chaque année le luxe végétal de cette demeure.

Déjà cinq siècles s'étaient écoulés depuis

que Charlemagne avait ordonné de cultiver, dans les jardins de son palais, des choux, des laitues, de l'oseille, des roses, des menthes, du cresson, etc.; ce qui n'empêchait pas que sous ce conquérant les baies d'églantier et les prunelles sauvages ne se vendissent dans les rues de Paris.

Nous avons laissé Raoul et son ami s'entretenant au jardin : ils suivaient une avenue de tilleuls qui de l'étang conduisait jusqu'au perron. Sur la dernière marche, ils trouvèrent la mère de Jehan, la vieille nourrice de Raoul, qui filait au rouet en chantant de sa voix cassée un virelai ou une villanelle. Elle se mettait le plus près du mur qu'il lui était possible, afin que le soleil d'octobre réverbérât sur sa tête déjà blanchie. — Eh bien! bonne mère, lui dit Raoul, le cœur est en joie. Les inquiétudes que vous aviez pour nous sont passées? — Cher seigneur, reprit

la vieille, n'ai jamais eu doutance de votre retour. J'avais coupé trois fois la verveine avant le lever du soleil, et déposé trois fois cette plante sur l'autel de sainte Marguerite. Je disais donc, en mon escient, que ne pouviez manquer de recouvrance, vous et mon cher enfant.

Jehan arriva tout en hâte : « Maître, dit-il, très-haut et très-puissant seigneur le baron de Rohan, suivi d'une troupe et compagnie de gens armés, est arrêté à la porte de votre castel et demande à se reposer céans!... »

Raoul fut étonné de cette visite. Le baron de Rohan, qui habitait un castel près de Guérande, non loin de la mer, était un partisan zélé du roi de France et de Charles de Blois. Toutes les fois qu'il avait entrevu Raoul, il lui avait témoigné beaucoup de hauteur, et avait évité de lui parler.

Cependant le jeune homme s'était empressé d'aller au-devant de son noble hôte, et le reçut au bas de l'escalier d'honneur. Les hommes d'armes et varlets étaient demeurés dans la cour. Le baron de Rohan portait un bras en écharpe; de l'autre il s'appuyait sur l'épaule de sa fille, que Raoul avait déjà entrevue au prieuré des Couëts.

Isoline de Rohan avait alors seize ans : elle était petite, mais ses formes étaient admirablement modelées; ses mains et ses pieds, d'une petitesse extrême, indiquaient la femme de haute race; ses cheveux étaient blond cendré, ses yeux bleus plein de rêverie; ses autres traits n'offraient rien de remarquable, mais sa peau fine et transparente laissait apercevoir les veines bleues des tempes. Enfin, si cet ensemble était loin de la beauté parfaite, on n'eût cependant rien voulu changer à ce visage dans la fleur de la jeunesse. Elle était

vêtue d'une longue robe bordée de menu-vair, recouverte d'une tunique armoriée aux armes des Rohan, de gueules à neuf macles d'or. Sur la tête, elle portait un voile de lin rattaché sous le menton par une agrafe en diamant.

Le baron de Rohan, après les saluts d'usage, dit à Raoul : « Nous sommes marry, » seigneur, de vous donner soins et souci de » nous recevoir; mais ayant été blessé à la » journée d'Auray, le galop de notre destrier » a rouvert une légère blessure en traversant » vos domaines, et, sur les instances expres- » ses de notre bien-aimée fille, nous nous » sommes décidé à vous demander pour » quelques instants retrait en votre castel. »

Le baron de Rohan était très-pâle : il avait perdu beaucoup de sang, et se trouvait visiblement contrarié de se trouver chez Raoul.

A l'aide d'huile de romarin et d'autres plantes dont on faisait alors un fréquent usage, Raoul aida Isoline à placer l'appareil et à bander la plaie. Le baron voulait se remettre de suite en selle ; mais sa fille le supplia avec larmes d'attendre au moins que le sang fût arrêté. Il s'assit à contre-cœur à une légère collation qu'on leur servit.

Ne pouvant parler politique, on parla religion. Le baron avait entendu maintes fois narrer les projets chevaleresques du jeune homme et les avait toujours traités de haute folie. — Eh bien, seigneur de Saint-André, dit-il, allons-nous bientôt prendre oriflamme, chapel et bourdon en l'abbaye de Saint-Denis ? — Seigneur, dit Raoul en relevant la tête, m'était avis que toute pensée glorieuse devait trouver retrait en l'âme d'un Rohan.... — Or sus, reprit le baron, baillez-moi donc la croix rouge sur l'épaule, et nous croise-

rons à deux! A moins, ajouta-t-il en riant plus fort, qu'à l'exemple du roi Louis, de très-honorée mémoire, vous ne me l'ayez déjà baillée par surprise, en alcune part de mon pourpoint.

Isoline regarda Raoul d'un air suppliant. Ces railleries de son père, dont elle connaissait les préventions pour un homme qui était son hôte, faisaient souffrir l'extrême délicatesse de la jeune fille. Le baron sembla comprendre enfin sa pensée; car, pour réparer son manque d'égard, il pria Raoul de lui faire l'honneur d'assister à une chasse, suivie de festin et divertissement, qu'il devait donner dans un mois en son château de Guérande. Les meilleures lances de la contrée devaient s'y rendre de plus de quarante lieues. Il espérait donc que son hôte n'y ferait défaut. Isoline joignit ses instances à celles de son père, et Raoul accepta sans empressement

et seulement parce qu'il ne pouvait motiver un refus.

La conversation devint alors plus amicale. On visita le jardin, la chapelle, où Isoline pria avec ferveur. Depuis qu'elle avait entrevu Raoul au parloir, elle s'était reproché d'y penser plusieurs fois ; puis, par un sentiment que les femmes comprendront, elle se trouvait heureuse de lui devoir quelque chose : elle pouvait le regarder, lui parler devant son père ; son père, qui avait été secouru par lui, qui jamais ne lui avait rendu justice, qui l'avait même toujours accusé. Oh ! ne lui devait-elle pas un dédommagement, à cet homme si noble, si beau, à l'âme si fortement trempée d'enthousiasme et de foi !

Cependant le baron donna le signal du départ. En traversant la cour principale, où étaient demeurés à l'ombre les gens d'armes

et les chevaux, Raoul remarqua un jeune page soignant une jument blanche de race arabe : c'était la haquenée d'Isoline. Elle s'approcha, appuya sa main sur l'épaule du page, qui, la soulevant à moitié, l'eut bientôt assise sur la selle. Elle se retourna du côté de Raoul : évidemment elle s'était attendue à recevoir de lui ce service. En ce moment, le jeune homme s'occupait à aider le baron, dont la blessure gênait les mouvements, à monter sur son destrier. Isoline ne put donc lui en vouloir : on se remit en marche.

Raoul, sans s'en apercevoir, était monté dans le beffroi ouvert aux quatre vents du ciel, et regardait la petite troupe s'éloigner..... A quoi pensait-il? je ne sais.... Rien ne se formulait dans son âme; c'était une indécision des couleurs de la pensée, si je puis m'exprimer ainsi. Déjà on n'apercevait plus que l'armure du baron et le caparaçon écarlate

de son palefroi. Ils arrivèrent au tournant de la colline : Isoline se retourna alors, ramena son voile sur ses épaules; l'agrafe qui le rattachait reflétait les derniers rayons, et semblait une étoile errante sur le sein de la jeune fille.

CHAPITRE IV.

ISOLINE DE ROHAN.

Pauvre Isoline ! un monde de rêveries s'ouvrait devant elle.... Il viendrait au castel de Rohan ; elle le reverrait dans un mois, avant peut-être..... Et pour la dixième fois elle se remit à compter les jours qui la séparaient de ce moment !.... « Prenez garde, gente damoiselle, s'écria le page ; la descente est rapide, serrez les rênes..... » Et comme la nuit commençait à être fraîche, il jeta sur ses épaules une mante doublée d'hermine.

La journée du lendemain commençait à s'avancer lorsqu'ils arrivèrent au château; car ils avaient fait plusieurs haltes. Les voyageurs reçurent les soins empressés de Marthe, nourrice d'Isoline. Le noble baron, en prenant sa coupe, porta, comme à l'ordinaire, la santé du roi de France : il allait par habitude ajouter celle du duc de Bretagne; mais la pensée de celui qu'il regardait comme un usurpateur, lui fit reposer avec humeur la coupe sur la table. Isoline, sentant pour la première fois le besoin de la solitude, se retira dans la tourelle qui lui avait été assignée pour appartement.

L'amour entre facilement dans le cœur d'une femme qui a l'imagination vive : une seule idée la domine sous toutes les formes, c'est une interminable rêverie que traduit toujours le même sentiment; tel un blanc rosaire épuise toutes ses perles sur le même

mot d'amour. Cependant le cœur d'Isoline avait passé depuis trois jours par toutes les phases de la passion. Passion d'autant plus forte, qu'elle était combattue, comprimée; que l'objet aimé, n'étant pas devant ses yeux, s'était idéalisé. L'enthousiasme des idées religieuses, si puissantes alors, semblait diviniser cet amour au lieu de le sauvegarder : elle voyait dans Raoul un être supérieur, une sorte d'ange gardien, d'intermédiaire mystérieux que Dieu lui prêtait pour l'élever à lui; aussi dans sa prière son nom se retrouvait-il sans cesse; il possédait son âme tout entière, et si le ciel s'ouvrait à son regard fasciné, le ciel encore renfermait Raoul....

O amour de la femme! quelle langue pourrait te révéler?... L'homme chercherait vainement à te comprendre, car il n'éprouve que la passion..... Et la passion, pour lui, c'est

une volupté qui, quelques heures seulement, l'enveloppe tout entier, comme l'eau d'un fleuve, comme l'air brûlant du désert..... C'est une douleur, un désir qui le pousse et l'aiguillonne, une flamme qui s'insinue par l'épiderme et s'infiltre jusqu'à la moelle des os. C'est quelquefois un sommeil plein de rêves, mais aussitôt un réveil brûlant qui s'empare de ses sens comme une frénésie.

La femme, au contraire, semble avoir conservé dans l'amour quelque chose de l'innocence du paradis terrestre avant la chute : elle vit seulement par le cœur. Sa prière est plus fervente dès qu'elle aime, sa main s'ouvre pour toutes les misères, les douces larmes de la compassion voilent ses yeux, le soleil lui semble plus beau, l'air plus parfumé; toutes les délicatesses de son âme, toutes les nuances de son esprit, ressortent; sa voix prend un timbre plus harmonieux, ses traits

se transfigurent, son regard rayonne.... c'est là l'épanouissement, l'achèvement complet de l'être que Dieu créa pour l'amour!....

Après de longues et vaines attentes, à ce bonheur fiévreux succédaient les dégoûts, les découragements, les défaillances de l'âme.... Tout le jour, au bord de la vallée, près des foins fauchés de la seconde récolte, elle restait immobile, les yeux tournés vers le bois de pins qui s'élevait dans la direction de l'embouchure de la Loire..... Oh! si Raoul allait apparaître!.... Aucun motif sérieux ne pouvait faire naître cette espérance, mais son imagination y trouvait mille prétextes. Semblable aux fils de Mahomet, qui puisent dans l'opium des illusions charmantes, elle s'enivrait de suppositions; la journée se passait ainsi. Le soir, rentrée au castel, il allait peut-être venir sous le balcon de la tourelle!.... La voix du

page, c'était sa voix!.... N'était-ce point l'armure d'un chevalier qui brillait ainsi au clair de lune?.... Paix! écoutons; là-bas, c'est le galop d'un cheval!.... Hélas! le vent soufflait seul dans le feuillage des pins. La jeune fille, épuisée de veille, se glissait sous les courtines de serge de son vaste lit, et abandonnait enfin ses songes d'amour pour les rêves tourmentés d'un pénible sommeil.

« Chère damoiselle, disait le lendemain la » nourrice, en la revêtant de ses habits et en » parfumant ses blonds cheveux, vos joues » sont pâles et vos yeux ont trace de pleurs. » Cette âme damnée, ce magicien, qui vient » chez votre noble père, vous aura jeté quel- » que mauvais sort. Pourquoi regardez-vous » cet impie, qui mérite dix fois la corde et le » bûcher? J'irai faire pour vous une neuvaine » à Notre-Dame de Bethléem; car on dit » qu'elle fait des miracles. »

Une vive rougeur montait alors aux joues de la pauvre enfant, comme l'oiseau atteint par le plomb du chasseur rougit la neige sur laquelle il se débat.

Mais les récits de la nourrice, non plus que ses villanelles, ne rappelaient le sourire sur ses lèvres; tout était sombre et pâle dans son cœur. « Las! disait-elle, ce noble seigneur » n'a pris de moi nul souci, et j'ai le cœur » trop fier pour jamais lui donner à connaître » mes tristes ennuis. »

Trois semaines déjà s'étaient écoulées; et lorsque la jeune châtelaine traversait la longue galerie qui conduisait à la chapelle ou venait dans le préau jouir des dernières heures du jour, on était frappé de la lenteur de sa démarche, de l'altération de ses traits, du découragement profond qui se traduisait dans ses moindres gestes. Oh! la femme vit d'un regard, comme la fleur d'un rayon.

Elle n'avait personne à qui elle pût se confier. Elle savait son père trop prévenu contre Raoul; et d'ailleurs le baron de Rohan moins encore que tous les autres pères de ce temps n'était propre à recevoir les confidences de sa fille. Trop sûre de l'approbation aveugle de sa nourrice, elle aurait désiré quelqu'un qui de sang-froid, sans injustice et sans prévention, pût la défendre d'elle-même. Mais ce secours ne lui venait que de la fierté de son âme... Elle avait cependant un ami, un confesseur, le prieur de l'abbaye de Sainte-Marie, qui s'étendait au bord de la mer; mais il était vieux, blanchi par l'âge. Et la vieillesse recouvre une seconde innocence qui la rend aussi peu propre que l'enfance à comprendre les émotions fiévreuses de l'amour. Avec ce sentiment égoïste des matelots arrivés au port qui regardent avec indifférence les fureurs de la haute mer, le vieillard croit qu'en étendant

sa main de glace, il fera naître le calme où il y a tempête ; pour toutes ces émotions qu'il ne comprend plus, il n'a qu'une légère excuse ou un froid sourire.....

Parfois, cependant, il acquiert une connaissance parfaite du cœur ; il analyse avec une patiente attention chaque sentiment, chaque mouvement; il découvre tout sous son froid scalpel!... Vous vous écriez alors : Voilà l'homme, la peinture est achevée, la nature est prise d'assaut. Mais pendant que vous admirez l'image, voici que du bout de l'horizon l'éclair est venu tout embraser.... Comment le savant vieillard ne l'avait-il pas prévu, cet éclair? — Hélas, le répéterai-je encore, la saison des tempêtes est trop loin de lui!

CHAPITRE V.

—

LE PAGE LANDRY.

Dans toute la contrée il n'était bruit que de la grande chasse à courre de monseigneur le baron de Rohan.

— « Or sus, beau page, prends mon destrier, ma lance et mon haubert; et, Dieu te gardant des mécréants qui te rencontreraient chevauchant par monts et par vaux, va requérir la noble compagnie des plus vaillants chevaliers... Dis au sire de la Trémouille ; à

Guy, baron de Laval et de Vitré; à Jean, sire de Rieux; aux seigneurs de Rochefort, de Lohéac; au sire de la Hunaudaye, à tous ceux enfin que je t'ai nommés; dis-leur, en mon nom: « Chers et féaux seigneurs, le » sire de Rohan, mon maître, vous requiert » et convie en son castel de Guérande, » devers la mi-décembre; il vous y recevra » en grand honneur et courtoisie, et votre » honorée présence sera cause de liesse en » tout son manoir. »

— « Bien volontiers, cher et puissant seigneur; irai en tous castels de la contrée. J'ai juré, par l'âme de ma mère, de n'avoir de volonté que votre bon plaisir. Mais où faut-il aller quérir le sire de Kerval? Est-il en son donjon des Landes? en la caverne du Kourikan ou chez les esprits familiers de messire Satan? M'est avis qu'il doit, en ce moment, s'achaleurer à d'autres fagots qu'à ceux coupés en terre chrétienne! »

— « Il fallait me faire connaître plus tôt que vous aviez peur, beau damoiseau, » reprit le baron, qui n'aimait ni les observations ni les plaisanteries, surtout à l'occasion du sire de Kerval, qui n'était autre que le magicien cité par la vieille Marthe.

« Peur ! s'écria le page, dont le regard étincela de bravoure enfantine ; Monseigneur se veut gausser de moi..... Oh ! nenni, je n'ai pas peur ! et avant que la nuit descende sur les eaux, j'aurai audience du sire de Kerval, dussé-je l'aller chercher au domaine de Béelzébuth lui-même. »

Le baron chargea alors Landry de différentes instructions. Se flattant toujours de soutenir les droits de Jeanne de Blois, duchesse de Penthièvre, il voulait sonder là-dessus ses nobles hôtes et leur donner communication d'une lettre qu'il venait

de recevoir du duc d'Anjou, gendre de Charles de Blois. Par conséquent, Raoul de Saint-André, étant seul parmi les invités du parti de Jean de Montfort, ne devait se trouver au château que quelques heures après les autres.

Mais l'incorrigible page, dont la nature libre et frondeuse se sentait au moment du départ la bride sur le cou, murmura entre ses dents..... « A quoi mène cet exhortement à l'endroit des titres de la duchesse Jeanne? Si Dieu a donné la chance et la couronne au plus brave, c'est qu'il la méritait..... » — « Par les cornes du diable! s'écria le baron, celui qui vous a appris à raisonner comme un clerc, a sans doute établi un droit d'alliance entre toutes les races de bâtards passées et futures? » Le pauvre Landry, voyant dans cette phrase une allusion à sa naissance, se tint pour battu ; et, prenant son chaperon

orné de plumes de coq et sa lance, il enfourcha le cheval du baron et se dirigea du côté du château des Landes, distant d'environ deux ou trois lieues de celui de Guérande. Ce page était français; à je ne sais quelle escarmouche, Charles de Blois avait confié Landry au baron de Rohan, lui recommandant de le garder en son castel jusqu'à ce qu'il le rappelât près de lui. C'était, pensait-on, le fils naturel d'un de ses familiers; lequel seigneur périt à Auray. Le duc y étant mort lui-même, le pauvre Landry resta sans protecteur, ignorant jusqu'à son nom de famille, que Charles de Blois n'avait point jugé à propos d'apprendre au baron, mais sentant à sa jeune ardeur et au bouillonnement de son sang qu'il devait être de race haute et fière.

Le sire de Rohan en était donc resté chargé. Le sentiment qu'il éprouvait pour l'orphelin, ne pouvait s'appeler de l'affection;

mais cet enfant faisait partie de sa maison : il y tenait, comme il tenait à ses chevaux ou à ses lévriers. Landry, au contraire, privé de parents et d'amis, s'attacha de toute son âme au sire de Rohan et à sa jeune maîtresse Isoline. Il avait alors treize ans.

Il chevauchait donc par la contrée, cherchant à l'horizon la tour unique qui surmontait, comme un clocher, le pignon du donjon des Landes, mangeant les galettes au miel et au safran dont la vieille Marthe avait pourvu son sac de voyage. La terre n'était couverte que d'ajoncs et de bruyère rose, dont les grappes perlées couvraient les plaines sans arbres et sans buissons. On prétendait qu'au castel des Landes se trouvaient des mines de pierres précieuses, de l'or en lingot, de l'argent, des diamants; enfin tout ce que peut inventer l'imagination populaire. Toujours est-il que le mystère dont le sire de Kerval

enveloppait sa retraite, accréditait beaucoup ces bruits et tenait en respect les visiteurs. Une cloche pendue à un poteau avertissait les habitants de la présence d'un étranger autour des fossés soigneusement creusés.

La cloche tirée, un serviteur parut de l'autre côté du fossé, et annonça à Landry que le sire de Kerval était en voyage.

« Bon, se dit le page, qui connaissait par le baron ses habitudes : je l'ai promis, allons au trou du Kourikan, ou en dernier ressort chez le diable en personne; je n'ai pas souvenance de cette route, mais volonté ferme doit mener à tout chemin. »

Ce disant, Landry se mit à dévaller la petite colline; et, au bout de deux heures, il aperçut devant lui les flots de l'Océan. Il attacha son cheval à un pin, seul arbre qui

parût à l'horizon; car les masses énormes des rochers formaient çà et là des précipices, et il lui fallait marcher avec précaution. Ce paysage n'était pourtant pas sans charme. Les touffes de casse-pierre couvraient les noirs rochers, ainsi qu'une espèce de giroflée violette; puis, c'étaient de délicieuses fleurs bleues appelées depuis de je ne sais quel nom latin, et dont Landry fit une abondante moisson en pensant à Isoline.

Dans les crevasses, se voyait le feuillage pâle de l'arroche de mer, ressemblant à celui de l'olivier....

Mais tout à coup, sous ses pas, Landry aperçut une fumée épaisse ayant odeur de soufre et de métaux en combustion; aucune trace d'habitation ne paraissait, la fumée sortait bien du sol. Le pauvre enfant, quoiqu'il n'osât avouer sa frayeur à lui-même, pensa que peut-être

Dieu voulait le punir de sa témérité. Il se signa dévotement, dit un *Ave* à l'intention de ses parents défunts, et s'avança résolûment. A deux cents pas de cette fumée se trouvait la fin des terres ; on ne pouvait descendre ces rochers à pic qu'en se laissant glisser avec une corde.

Landry se souvenait pourtant d'être venu un jour à la caverne avec le baron. Ce jour-là, un sentier détourné et périlleux, connu seulement de quelques chèvres, les avait fait arriver au rocher. Landry le chercha sans résultat; enfin, après bien des hésitations, sentant son cœur battre violemment dans cette solitude, il jugea que la présence d'un homme, quel qu'il fût, voire même le sire de Kerval, lui rendrait son énergie. Il se détermina donc à l'appeler, faiblement d'abord, puis à haute et intelligible voix. Ses cris vinrent enfin à l'oreille du sire de Kerval, qui,

sachant que les échos d'alentour ignoraient son nom, vint à l'entrée de la grotte et aperçut le page. Aussitôt, il lui jeta une espèce d'échelle de corde armée d'un crampon ; Landry, l'ayant fixée solidement, se laissa glisser.

Pendant que l'enfant s'acquitte de son message, faisons connaître le sire de Kerval.

C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, au front vaste et dégarni ; cependant, des boucles de cheveux qui avaient dû être du plus beau noir, ornaient le derrière de sa tête. Il avait des yeux noirs très-fendus, un nez ressemblant au bec d'un aigle, une bouche dont les lèvres un peu épaisses exprimaient la bonté. Son teint, qui rappelait la couleur de la feuille séchée, faisait penser qu'un soleil plus chaud que celui d'Europe avait dû le colorer ainsi. Un certain air d'égarement, que les hommes supérieurs d'alors

puisaient dans l'étude des sciences occultes, inspirait une espèce de terreur à son aspect. Il se livrait sans relâche à la recherche du grand œuvre, composait l'essence des cèdres du Liban, l'élixir de vie, etc., et entretenait une correspondance avec Nicolas Flamel. A un esprit inquiet et tourmenté, à une imagination avide de merveilles, il joignait un cœur d'une adorable mansuétude.

Il habitait la Bretagne depuis dix ans environ ; toute allusion à son existence antérieure semblait lui être pénible. Le baron de Rohan affectionnait cet homme, non parce qu'il y avait sympathie entre eux, mais parce que le sire de Kerval, dont les connaissances, assez variées pour le temps, embrassaient l'art médical, l'avait guéri de plusieurs maladies. Isoline ne l'aimait pas : parfois cependant il éveillait sa curiosité; mais elle l'avait entendu à plusieurs reprises opposer quelques doutes

aux mystères religieux, chose inouïe en ces temps de fortes croyances. Ces discours ne pouvaient venir que d'un Juif ou d'un mécréant; « c'était un homme, enfin, à être « roué vif en grève, s'il n'avait compté pour « amis les meilleures lances de la contrée. »

La vieille Marthe se signait à son approche. Généralement, il plaisait peu aux femmes, peut-être parce qu'il leur avait trop plu trente ans auparavant?... Toujours est-il qu'il prenait d'elles peu de souci. Sa conversation, comme ses manières, étaient empreintes d'une grande simplicité; qualité assez rare chez un savant, du moins chez un savant du moyen âge. Il parlait le français avec assez de difficultés : toute son étude tendait à éviter chez ses interlocuteurs les mouvements trop vifs de l'âme, comme les contradictions, les impatiences, et surtout les émotions plus profondes d'un autre genre. Il semblait presque

avoir le pouvoir de conjurer tout ce qui ressemblait à une passion quelconque. Du reste, sa science était au service de ses amis; tous les seigneurs des environs étaient ses obligés. On disait même qu'il avait sauvé de la potence, par sortilége, maléfices, ou quelque autre moyen, un faux-monnayeur, dont la retraite avait été longtemps dans une caverne des coteaux de Mauves. Cet homme, au dire du populaire, « faisait, à l'intention du sire de Kerval, des messages jusqu'en enfer; son âme, damnée d'avance, lui donnait là ses libres entrées, et de cette manière le sire de Kerval, qui n'était guère en de meilleures conditions, voyait les événements par delà le présent. » Il se retirait dans la caverne du Kourikan, pour faire ses expériences, afin d'éviter les distractions auxquelles condamne un état de maison, si mince qu'il soit. La frayeur de sa renommée empêchait les villageois de l'approcher à plus d'une lieue à la

ronde. Toutefois, un jour, un enfant d'un caractère aventureux, ayant gravi les rochers à pic, pour chercher des œufs de mouettes de mer, entra dans la grotte mystérieuse: le savant l'avait retenu près de lui, par ses douces paroles; et, depuis ce temps, le petit pâtre était devenu le bras de l'âme du sire de Kerval. C'était lui, en ce moment, qui, retiré au fond du souterrain, soufflait le feu dont la fumée s'échappait par la fissure des rochers.

Cependant, l'heure s'avançait. Landry aurait bien désiré être hors de ce lieu avant le crépuscule : l'éducation d'alors ne permettait pas à un jeune garçon d'avouer sa frayeur, ni même d'en convenir intérieurement; mais le cœur du page battait dans sa poitrine d'une manière inusitée. « Seigneur, dit-il, veuillez me permettre de reprendre ma route. J'ai laissé mon destrier au haut du rocher; c'est celui de mon maître, je crains qu'il ne lui

mésarrive. Je dois aller, sans plus tarder, devers les sires de Rochefort, de Rieux, de Tournemine, de Coëtoux, de Plougast, de Kergorlay, de Bègues de Vilaine, de Saint-Pol, et d'une infinité d'autres qu'il serait trop long de vous détailler; donnez donc congé à votre serviteur. » Le sire de Kerval laissa remonter l'enfant, qu'il avait déjà oublié, et qui trouvait inutile de lui expliquer que trois ou quatre envoyés du baron lui épargnaient les courses les plus lointaines.

Lorsqu'il fut en haut, le sire de Kerval lui fit signe de détacher l'échelle et de la laisser retomber; car il avait lui-même, pour pénétrer dans la caverne, des moyens inconnus du vulgaire.

Cependant, Landry respirait à pleins poumons. Indépendamment de sa superstition, la nature supérieure du sire de Kerval écra-

sait la sienne : l'intelligence précoce de l'enfant lui faisait éprouver ce sentiment, sans le définir.... Il chevaucha du côté du château de Ranrouet, où il voulait passer la nuit : la route était une vaste plaine ou lande dépourvue d'arbres et de haies; à la vue d'une petite chapelle dédiée à la Vierge, au milieu de quatre chemins formant la croix, il mit pied à terre et s'avançait dans le lieu vénéré, lorsqu'il aperçut le sire de Kerval debout au pied de l'autel. Un cri lui échappa : comment, dans un pays si plat, aux horizons si vastes, cet homme avait-il pu passer devant lui sans être vu? D'ailleurs, le sire de Kerval devait être en ce moment à attiser son feu d'enfer.... Impossible, c'était son âme qui se dédoublait ainsi. — « Or çà! beau page, lui dit le gentilhomme, qui s'était retourné à son cri, est-ce que tu ne me reconnais pas?... » Landry, sans répondre, sortit de la chapelle, se disant, pour se rele-

ver à ses propres yeux : — Oncques n'ai pourtant frayeur à l'accoutumée, et s'il avoit plu à Notre-Dame de garder mon père en vie, me serois prins un jour à lui dire : « Beau sire, baillez-moi hommes suffisants pour me faire état ou royaume, puisque rien ne dois prétendre de votre héritée : » Et, lançant son cheval au galop, il arriva devant Ranrouet au moment où la cloche sonnait l'heure du souper.

CHAPITRE VI.

APPRÊTS DE LA FÊTE.

Le douze décembre arriva; le soleil brillait, mais la glace durcissait les chemins. Les seigneurs paraissaient sur leurs palefrois ou destriers; les écuyers venaient ensuite, portant, déroulés au vent, bannières, panoncels ou gonfanons; puis les pages, puis les varlets : c'étaient des armures étincelantes, des cottes maillées comme pour le combat, des vêtements précieux de velours, d'écarlate, de drap de Venise, de fourrure d'hermine et

de vair; les chevaux, richement caparaçonnés, hennissaient au bruit des divers instruments; les armes brodées sur les manteaux faisaient reconnaître ces nobles seigneurs, dont quelques-uns tenaient leur visière baissée.

Les voici dans la cour d'honneur du castel : l'étendard des Rohan, de gueules à 9 macles d'or, est arboré sur la tour du nord; le baron, tête nue, reçoit ses nobles hôtes au bas du grand escalier. On monte les degrés : la salle des chevaliers reçoit d'abord l'illustre assemblée; puis on fait servir le vin et les épices, en attendant le dîner.

Cependant, la nourrice Marthe habillait dans la tourelle sa chère fille Isoline.

« Bonne nourrice, vois-tu pas venir les chevaliers?... Vois-tu les bannières et pennons? Quels sont nos hôtes?... » — « Voici,

chère damoiselle, le sire de Laval, portant sur sa bannière de gueules avec un léopard; puis, le sire de Rochefort; le vicomte de Léon, à l'écu d'or et lion de sable; le seigneur de Plougast, vêtu d'écarlate et de petit-gris; sur la tunique du sire de Roffia est un saule et une harpe. Voici venir encore le sire de Rieux, couvert de son haubert en champ d'azur à six besants d'or; mais j'ai beau chercher, ne vois en aucun lieu l'étoile de Bethléem. »

« Ah, dit Isoline, honteuse d'avoir été devinée, as-tu l'assurance que mon père l'ait fait convier?... » Et, ce disant, elle se leva découragée, indifférente à la riche parure que lui ajustait Marthe. — Que lui importait d'être belle, s'il n'était pas là? « Aussi bien, dit-elle, en composant son maintien, peu m'importe à savoir les noms de nos illustres hôtes; car la tête me fait mal

depuis hier la vesprée, force me sera de demeurer en ce retrait. »

Jamais pourtant dame ou comtesse de la contrée n'avait été plus courtoisement vêtue. Elle portait une cotte de damas blanc, et, par-dessus, une espèce de tunique de drap d'or de Venise, fourrée d'hermine; une pièce d'estomac cramoisie; une gorgerette en lin fin; une coiffe tissue d'or et de soie; des chausses et des pantoufles de drap; des gants d'Espagne : elle avait eu soin de se laver les mains dans l'eau de fève, afin de leur donner la blancheur et le velouté. Maintenant, elle était là, rêveuse. « Marthe, ma bonne, dit-elle d'une voix dolente, la salle du festin est-elle appareillée? As-tu mis en haut de la table d'honneur le doublier donné à mon père par Béatrix de Clisson, vicomtesse de Rohan?.... Disais-tu pas que Landry avait été aussi quérir le chevalier de Saint-André?.... es-tu

assurée qu'il ne se soit pas trompé?.... Cet enfant est étourdi comme linot qui sort du nid.... » Mais Marthe était déjà descendue.

Isoline souleva la toile qui, comme nos stores, empêchait l'air de pénétrer par les ogives de la tour. La noble assemblée se dispersait alors dans la campagne : car les seigneurs de Kergorlay et de Saint-Pol, portant l'un et l'autre un faucon au poing, s'étaient porté défi, estimant chacun son faucon le meilleur chasseur. Le sire de Rohan lui-même, qui avait élevé des faucons et des émérillons, voulait faire admirer leur talent à ses hôtes; il proposa donc d'aller dans la plaine qui s'étendait de l'autre côté du bois des pins, en attendant le dîner, qui devait avoir lieu à onze heures.

« Venez, chère damoiselle; par grâce, baillez-moi votre secours et assistance, pour

l'ordre et le choix des mets du festin : le castel est à cette heure aussi désert que nid au temps des moissons, plus n'entends bruit d'armes ou de voix; venez donc!... »

La salle à manger était située dans la partie Est du château. Les tables de bois étaient couvertes de nappes doubles appelées doubliers. On était assis sur des bancs, d'où est venu le mot banquet. Le pavé était jonché de branches de pins et de tamarix coupées et presque hachées, la gelée ayant fait mourir les herbes odorantes qui servaient à cet usage dans la saison d'été. Les ménestrels étaient déjà dans la cour, devisant et essayant sur leurs instruments rondeaux et virelais. Isoline faisait apporter d'énormes vases remplis d'hypocras, lorsque Landry annonça le sire de Saint-André, seigneur de Bethléem et autres lieux.... Rien n'était plus probable et plus simple que la venue de Raoul; et cependant

Isoline se fit répéter deux fois ce nom : il lui semblait que son cœur seul l'avait laissé échapper. Enfin, faisant mentalement une prière à la douce et bénigne Vierge Marie, elle alla, la tête haute et le cœur tremblant, recevoir Raoul.

Nous passerons sous silence ce premier embarras que produisent les émotions comprimées, ces banalités d'usage qui peignent les sentiments comme d'indignes traductions défigurent une langue sublime. Isoline et Raoul parlaient depuis une demi-heure, et ne s'apercevaient pas de la chute du sablier. « Seigneur de Saint-André, interrompit Isoline, au moment où Raoul se levait, il est trop tard pour rejoindre la chasse ; et, d'ailleurs, je vois sur le pont-levis un gentilhomme avec lequel je ne me soucie pas de me trouver seule. » Raoul l'interrogea du regard.... « C'est un nécromancien, reprit-elle ; il voit les événements dans

les astres bien avant qu'ils n'adviennent. Si telle était sa volonté, il ferait apparaître ici l'enfer et son cortége d'âmes damnées. Je vous en prie, seigneur, restez!... »

Le sire de Kerval entra : son front était encore plus pâle qu'à l'ordinaire; il venait de laisser inachevés des travaux que sa pensée suivait encore.... Présumant que cette réunion avait une cause politique, il fut étonné de rencontrer Raoul, dont le dévouement au duc de Montfort était connu. Cependant, après les premiers saluts et quelques discours sans objet, ces deux natures supérieures, se trouvant en contact, commencèrent à se deviner : ils parlèrent donc bientôt l'âme libre et le cœur ouvert, comme s'ils avaient été compagnons d'enfance....

Isoline n'écoutait pas. Tout entière à son rêve, elle le poursuivait sous toutes les formes,

avec le caprice et la ténacité passagère d'un enfant qui poursuit l'oiseau dans son vol ou le rayon sur le lac. Oh! qui peut dire la puissance de l'objet aimé sur les facultés? Il est là: le soleil est brillant, il nous inonde jusqu'au cœur de sa clarté; on le sent brûlant sur la poitrine, brûlant sur les épaules; les lèvres s'épanouissent, la poésie et la prose veulent parler à la fois dans le cœur trop rempli. Le lendemain, c'est l'absence... tout est glacé, tout est mort; le découragement, une sorte de défaillance de l'âme alourdit la pensée. C'est une nuit décevante du mois de mai qui vient flétrir les boutons que le soleil caressait hier.

Cependant les deux nouveaux amis continuaient leur chaleureux entretien. Le sire de Kerval disait: « Eh quoi! le Dieu qui a été si prodigue envers la terre d'excellents dons, Celui qui a donné tant de chaleur aux astres,

tant de parfums aux fleurs des champs, tant de musique au gosier de l'oiseau, ne pouvait-il faire au cœur de l'homme l'aumône d'une seule certitude? »

Et Raoul regardait avec intérêt et pitié ce front pâle et fatigué, ces yeux cernés dont le regard profond accusait des veilles longues et tourmentées. Avec l'aide du père Anselme, il avait étudié tous les livres ascétiques des Pères de l'Église; il était donc très-versé en théologie, et lui parla avec plus de profondeur et d'énergie qu'on ne le ferait peut-être aujourd'hui, de la sublimité de la rédemption, du noble but donné à l'âme par le Créateur, de cette identification parfaite avec le Verbe, de cette divinisation réalisée au delà des temps, etc.... Il s'étonnait que le cœur le plus vaste, l'imagination la plus désordonnée ne trouvât pas là de quoi se rassasier?... « Oh! non, sire de Kerval, il n'est créature de Dieu que l'océan de vie ne puisse abreuver! »

— « Oui, répondait le sire de Kerval, vous seul dites ma pensée : j'éprouve soif ardente, et ne trouve rien pour son apaisement. A Dieu ne plaise que je sois juif ou mécréant, comme ils le disent tous, manants et bourgeois de la contrée; mais il est de fait que votre religion n'étant pas celle de mes premières années, comme le fils des tribus, j'attends un libérateur qui doit donner à tous espoir ou confort : je l'attends du ciel, je l'attends de la terre; qu'il germe en esprit, qu'il tombe en bénigne rosée, je me suis dévoué à sa recouvrance; le demandant à tout escient, je vais chevauchant par les villes ou les déserts, arrêtant en lui mes tristes pensements. Je marche, nouveau Laquédem, et je requiers à tout venant : Qu'elle heure est-il au cadran des siècles? J'écoute, je regarde, s'il apparaît enfin, si la femme qui passe le cache en ses entrailles, si l'oiseau qui vole lui porte, comme à Élisée, sa nourriture.

» Oh! sire de Saint-André, je vois que vous oyez ce discours avec effroi et défaveur; vous pensez que je blasphème. Mais enfin, si tel libérateur était votre Christ, ne voyez-vous point que son sang mêlé depuis quatorze siècles à notre race eût renouvelé la face de la terre! »

— « Je crains, sire de Kerval, qu'il ne vous mésarrive en donnant dans votre âme retrait à telles pensées. Voyez-vous, cher seigneur, un jour se lèvera sur la terre et sur les eaux où tout homme croira à cette pure lumière qui éclaire le monde : païens, juifs, mécréants, infidèles, seront un dans le Christ; et alors son heure sera venue, cette heure ou plutôt ce jour éternel demandé par lui et par nous à son Père : *Que votre règne arrive!*

» Déplorons donc ensemble que la Bretagne, que l'Europe même, s'amusent à

guerres intestines ou escarmouches inutiles, quand, par delà les mers, le sang d'un Dieu crie vengeance ! Oui, vengeance du haut du Thabor, vengeance du haut du Golgotha, à nous tous, chrétiens traîtres et félons ! En vain les os de nos pères frémissent, l'étendard musulman couvre la tombe des Godefroy et des Baudouin ! Pourtant, nous sommes là, admirant la gloire d'un passé qui nous accuse ; nous sommes là, comme seraient enfants voyant se coucher le soleil, sans espérer ni souhaiter qu'il se rallumât sur eux.

» Et ces fières et lourdes épées consacrées par nos héros et nos martyrs, pouvons-nous les regarder encore sans qu'elles nous crient : Passez les mers ! ouvrez les portes éternelles, les portes de Jérusalem ! Gravez au faîte de ses temples les mots : *Christ et Liberté.* Et le roi de gloire entrera. »

Raoul était beau à voir : l'enthousiasme

religieux faisait rayonner son regard ; il y avait de la fascination dans sa voix, dans son geste. Isoline était là, pâle, muette ; elle confondait Raoul avec les saints du ciel dans sa presque adoration. Le sire de Kerval lui-même eut un instant d'entraînement... « Ami, dit-il, baillez-moi votre main. Si un jour encore *Dieu le veut,* j'attacherai la croix rouge à mon armure : vie malheureuse peut bien courir risque et périls même pour un *peut-être.* »

Ce disant, le sire de Kerval, qui venait de s'apercevoir que sa présence comprimait la jeune fille, salua et descendit dans la cour, où revenaient déjà le baron et ses hôtes. Raoul resta ; et, pendant qu'on disputait le prix des faucons ou qu'on racontait leurs exploits, Isoline et Raoul échangeaient, sous l'œil de Dieu, leur premier serment d'amour. Un long silence y succéda : une telle joie les

inondait, qu'ils craignaient de répandre ou de dépenser par des paroles la plus petite parcelle de cette vie qui commençait pour eux!

. . . . . .

Enfin, ils murmurèrent quelques mots à voix basse, comme s'ils eussent craint que leurs oreilles n'entendissent leurs âmes..... Marthe entra précipitamment. « Le banquet est prêt, » dit-elle; puis, avec la sagacité ordinaire aux femmes, elle sortit aussitôt, comprenant l'émotion des jeunes gens et faisant mentalement des vœux pour leur bonheur à tous les saints du paradis.

CHAPITRE VII.

LE BANQUET.

Déjà on avait corné l'eau, on apportait les aiguières d'argent aux chevaliers bannerets; il y avait, sur des échafauds couverts de tapis d'Arras, des ménestrels jouant des naquaires, de la flûte behaigne et de la guitare mauresque.

Le premier service fut d'hypocras blanc avec rôties. Au deuxième service, grands pâtés de chapons, accompagnés de jambons; poissons farcis. Au troisième service on ap-

porta les rôtis, faisans, paons, outardes, bécasses, oisons; il y avait encore des rôts de bœuf, mouton, sanglier et chevreuil.

Un homme fit plusieurs tours sur une corde haut tendue.

L'écuyer cria par trois fois : Largesse; et, chaque fois qu'il criait largesse, les hérauts d'armes, prenant des coupes pleines de menues monnaies, telles que deniers, blancs ou sous parisis, les jetaient aux serfs et varlets, qui criaient alors : Noël, vive les chevaliers et l'Église. L'habitude allait leur faire ajouter : Vive Jeanne de Penthièvre, duchesse de Bretagne! Un coup d'œil du baron étrangla ce cri, et l'on reprit plus fort : Vive le roi de France. On ne se trouvait pas encore là en terrain neutre, puisque Charles V venait de se battre contre le duc de Montfort; aussi la générosité qui consiste à cacher son opi-

nion quand les adversaires sont en minorité, n'a jamais été la vertu des basses classes.

« Mais, dit en gaussant le sire de Rieux, autant vaudrait boire à toute la famille; m'est avis que, par son aïeul Amaulry, le comte de Montfort est de royale lignée? Faites-moi donc raison, seigneur, dit-il en passant la coupe à Raoul. » — « Vous oubliez, beau cousin, s'écria le baron, que si le comte veut ainsi ramasser son blason aux marches du trône, il trouvera pour se relever une barre pour bâton. » — « Oh! reprit le sire de Rieux, vous lui reprocherez ce péché originel jusqu'au dernier jugement; il est pourtant moins clair qu'un brouillard d'automne. »

Le baron de Rohan n'écoutait plus; il semblait distrait. Le dessert fut composé de tartes, crèmes, darioles, citrons confits, d'oublies et d'hypocras rouge.

Isoline, placée en face de Raoul, éprouvait une contrariété visible : son père la regarda plusieurs fois en silence; elle baissa le regard sous cette inquisition inaccoutumée. En effet, le baron n'était pas ordinairement très-observateur; habitué à commander à tous, peu lui importaient les pensées des autres, puisque lui seul dirigeait leurs actes!

Mais voici qu'un des ménestrels se lève et vient au milieu de la noble assemblée. — « Chers chevaliers et barons, voulez-vous m'octroyer la grâce de chanter devant vos seigneuries les malheurs de Georges Forth et de lady Sarah Russel? J'ai passé les mers pour apporter des nouvelles des nobles prisonniers de Jean Chandos; pour plusieurs d'entre vous, mes seigneurs, j'ai lettre ou missive : voulez-vous bien me décliner vos titres et noms, afin que je remette lettres et paquets à qui de droit. » Chaque

chevalier se retira l'un après l'autre dans l'embrasure d'une fenêtre. Presque tous les prisonniers parlaient de leur prochain retour en France, et demandaient pour l'effectuer diverses sommes, pour leur rachat et voyage.

La journée se trouvant trop avancée, on convint qu'on attendrait le lendemain pour se mettre en chasse au point du jour. Après quelques nouvelles libations d'un vin mêlé d'épices et d'hydromel, on passa dans la salle des Chevaliers. Là, on avait allumé un énorme brasier : le baron offrit son fauteuil à estrade au doyen de ses hôtes, Isoline s'assit auprès de son père; et le ménestrel, après avoir salué par trois fois l'assistance, commença ainsi (1) :

---

(1) Les aventures de lady Russel et de Georges Forth forment un épisode à part, jugé trop romanesque pour paraître ici. On en a seulement esquissé ces lignes.

« Or sus, messeigneurs, celui qui d'entre vous n'a pas connu Sarah la belle, n'a jamais foulé le sol de la vieille Angleterre.

» Pour elle se donnaient fêtes et tournois; sa présence causait partout jeux et liesse; jamais plus fière beauté n'avait paru dans les trois royaumes.

» Par delà les mers, lord Russel l'avait été quérir; lord Russel au cœur altier, que l'orgueil seul faisait vivre, que l'orgueil seul faisait respirer.

» Perle des brûlants rivages indiens, Sarah regrette son beau ciel pendant qu'une jeune fille de la verte Erin, la blonde Laura, essaie de charmer ses ennuis en tirant quelques sons de la harpe calédonienne.

» Or, messeigneurs, bien des luths avaient

chanté lady Russel, bien des bardes avaient répété ce chant composé en gaëlique :

De lord Russel, le noble lord,
Avez-vous vu la fleur choisie?
Quand ses vingt ans gardaient encor
Parfum d'amour, parfum d'Asie?

A ses bras nus, à son beau sein,
Quand brillaient pierres de Golconde,
On croyait voir jouer dans l'onde
La première étoile au matin.

De lord Russel, le noble lord,
Avez-vous vu la fleur choisie?
Quand ses vingt ans gardaient encor
Parfum d'amour, parfum d'Asie?

On dit qu'Édouard troisième, un jour,
Disait : En ma royale cour,
La rose du Bengale efface, nouvel astre,
Et les roses d'York et celles du Lancastre.

Et lord Russel, en son orgueil,
Comme un vaisseau bravant l'écueil,
. . . . . .

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

En ce moment, le sire de Kerval, qui dès les premiers mots du ménestrel était devenu affreusement pâle, chancela sur son escabelle, et serait tombé à terre sans le secours d'un chevalier. Il venait de s'évanouir! Cet incident produisit moins d'étonnement qu'on n'aurait dû en attendre de ces natures à tempérament de fer. Mais le sire de Kerval était une exception : il avait toujours été regardé comme un être à part, ses occupations scientifiques avaient en quelque sorte rompu la chaîne d'identité qui l'unissait aux autres hommes; cet évanouissement semblait l'effet d'un maléfice. Néanmoins, on le transporta avec beaucoup d'empressement à l'étage supérieur. Aucun bon chevalier ne fut fâché de l'aventure, qui lui donnait le prétexte de gagner plus tôt son lit. On devait se mettre en chasse au point du jour, et plusieurs de ces fiers barons avaient penché le casque empanaché sur la poitrine, dès les premiers accords du ménestrel.

Marthe et Isoline, restées près du malade, mirent sur ses tempes des compresses d'eau glacée, et lui firent respirer des essences. Pendant que Marthe le débarrassait de son manteau, Isoline aperçut à son cou une espèce de médaillon; elle le prit doucement, il renfermait une boucle de cheveux du plus beau blond. Sur le revers on lisait *Laura*. « Cher seigneur, reprit Isoline, en replaçant pieusement le médaillon, que ne puis-je alléger votre mal? mais vous serai toujours sœur et fidèle amie. » Le sire de Kerval ouvrit les yeux, porta machinalement la main dans sa poitrine, comme pour toucher le médaillon; et, son âme ayant repris son empire habituel sur ses sens, il remercia Isoline, en l'assurant qu'il se sentait parfaitement remis. Celle-ci s'apprêtait cependant à rester encore près du malade, lorsque Raoul entra pour s'informer de son nouvel ami. Isoline sentit la rougeur lui couvrir le visage, et s'enfuit aussitôt.

CHAPITRE VIII.

CHAGRINS D'AMOUR.

Cependant, le baron de Rohan, retiré dans sa chambre, appela Marthe, la nourrice. — « Marthe, n'as-tu pas cru voir qu'Isoline, la seule héritière de ma haute lignée, que ma fille, dis-je, prenait enamourance pour ce jeune partisan des Montfort? » — « Seigneur, repartit la nourrice, point n'ai sondé là-dessus votre bien-aimée fille, ma chère maîtresse; me contentant de songer que femme de la maison de Rohan ne pouvait pas plus

forligner en honneur, que chevalier de cette noble race ne peut forligner en gloire. »

Le sire de Rohan laissa passer sur ses lèvres un sourire d'orgueil. Il est vrai que, pour cette fois, la louange était justice; cependant, il ne se sentait pas entièrement rassuré. Constamment occupé, lorsque la guerre ne le réclamait pas, à améliorer ses terres, à rendre ce qu'on appelait alors la *justice* à ses vassaux, ou à quelque exercice violent, il soupçonnait peu les mystères du cœur. Il s'était d'ailleurs marié fort jeune à la seule femme qui lui eût inspiré quelque affection. Le fond de son caractère était un entêtement excessif, qu'il prenait pour de la force d'âme. Vainement avait-il essayé de calquer sa nature vulgaire sur la devise de sa maison : *Roi ne puis, Duc ne daigne, Rohan suis.*

Cette race, qui touchait de si près la royauté,

écrasait l'individu qui avait le malheur de ne pas être né pour son nom. C'était un pygmée dans un magnifique palais.

Et maintenant que les siècles, en passant sur cette altière devise, en ont laissé perdre le sens, quel est celui d'entre les Rohan qui se lèvera, traducteur sublime, pour relire cette langue morte à la lueur de l'ère nouvelle, sans attendre les redoutables interprétations de l'avenir. Si ces illustres familles semblent avoir largement payé leur dette à l'antique patrie, est-ce que leurs descendants, semblables à des ombres élyséennes, ne doivent plus vivre que du reflet d'un glorieux passé, sans prendre aucune part à notre vie sociale?....

Mais revenons au baron de Rohan. Depuis quand, se disait-il, les filles n'aimeraient-elles plus par la volonté de leur père? Était-ce à

lui que cet outrage était réservé?... Il aimait Isoline, parce qu'elle lui rappelait sa femme; mais il ne pouvait lui pardonner de n'être pas un garçon. Il eût volontiers convolé à de secondes noces, pour avoir un fils; mais la solitude presque monastique de ces castels, dont l'étendue des propriétés ne permettait que des voisins de sept ou huit lieues, s'apercevant seulement au moment d'une joute, d'un combat ou d'une chasse, créait des difficultés que la haute morgue et la fierté du sire de Rohan augmentaient encore.

Le baron était habitué à poursuivre ses idées jusqu'à ce qu'il eût une solution claire. En congédiant Marthe, il fit donc mander en sa présence Isoline, et lui reprocha sa presque intimité avec Raoul. — « Monsieur mon père, dit celle-ci, je ne croyais pas qu'une fille de ma condition pût être soupçonnée, de même que fille de serf ou de vilain? » —

« Or çà, dit le baron, que cette espèce d'avis irritait, mon bon plaisir est de vous apprendre que j'ai baillé votre main à mon ami et compère, le sire de Léon, presque sur le champ de bataille d'Auray. Le vicomte de Rohan, votre oncle et mon noble frère, y a donné son assentiment. Jehan de Léon, frère puîné du comte, lequel se trouve aujourd'hui parmi nous, en a de même été instruit. Apprêtez-vous donc à être saluée, dans trois mois, dame et comtesse de Léon ; avant trois mois, car ce ménestrel que vous avez entendu m'a rapporté la nouvelle que votre noble époux arriverait ici au plus tard en avril. Ce mariage ne fera que resserrer l'alliance qui existe entre nos deux familles, puisque déjà Isabeau de Léon a épousé un Rohan... »

Le baron affectait alors plus d'indifférence qu'il n'en éprouvait réellement : il eût désiré trouver une justification à sa volonté. Pour

la première fois, son regard cherchait à deviner le cœur d'Isoline : peut-être s'il l'eût vue tomber à ses pieds, lui révéler l'angoisse mortelle que cette nouvelle lui faisait éprouver; peut-être, dis-je, eût-il pardonné, en essayant de se dégager; peut-être cette autorité de fer dont il se croyait dépositaire, eût-elle abdiqué à la vue des larmes et du désespoir de son enfant unique. Malheureusement, à la grâce et à la figure de sa mère, Isoline joignait l'orgueil de son père; son éducation, dirigée par lui, avait exalté ce sentiment, auquel se joignait un amour-propre tout féminin, qui cherche à se couvrir de dissimulation, afin de se montrer également supérieur aux événements qui surviennent ou aux natures qui l'entourent.

« Seigneur, répondit-elle enfin, quand cette lutte terrible qui se passait au dedans lui permit d'élever la voix; seigneur, vos

ordres n'ont pour moi aucun besoin d'explication. Dès l'instant où votre parole et celle du noble vicomte, mon oncle, ont sanctionné cet engagement, je le regarde et considère de céans comme indissoluble; car si les filles d'une autre classe peuvent espérer trouver en mariage amour et confort, vous m'avez appris que, dans la nôtre, nous ne devions y chercher jamais qu'honneur et devoir. »

Pas un muscle de son visage ne trahit son émotion : sa voix était ferme, sa main immobile, son regard fier et plein de limpidité. Dieu soit loué! pensa le baron, qui se sentait père. Elle ne l'aime pas!... Pauvre Isoline! Voilà bien la femme de noble race, telle que les efforts d'une civilisation naissante l'avaient déjà faite! Oh! ne l'admirez pas, ce n'est pas là l'œuvre de Dieu.... Et pourtant, ne l'accusez pas non plus, ô vous, jeune homme, qui lisez ces lignes! Si vous saviez

tout ce qu'il y a de douleur dans cette dissimulation profonde apprise à la femme dès l'enfance, aux dépens de toutes ses forces morales, qu'on détourne, qu'on paralyse, et de cette âme à laquelle on ferme toute issue du côté de la terre, toute issue du côté du ciel. De même qu'on ne laisse à l'esclave que la propriété du vol, on ne laisse à la femme d'autre liberté que la dissimulation. Oh! si vous saviez ce qu'elle souffre avant d'arriver à cette déviation de sa nature expansive; avant d'arriver à ce courage sublime qui ose dire à la douleur: Ne touche à aucun de mes traits, ne voile pas mon regard, n'arrête ni n'accélère la circulation du sang dans mes veines; voilà mon cœur et mon âme, je te les livre.

Ici, comme à Lacédémone, l'enfant est calme en se laissant dévorer les entrailles.

Hélas, mon Dieu! retirée dans son oratoire, elle eut des spasmes nerveux et répandit des larmes abondantes. Alors les âmes étaient les mêmes qu'aujourd'hui, mais les faiblesses restaient inavouables : elles n'avaient de témoin que la force suprême.

Comme explication, mais non comme justification, nous devons dire que, deux jours auparavant, Isoline avait été témoin de la douleur d'une mère attachée à la glèbe du baron ; sa fille s'était enfuie avec un homme d'armes. Isoline avait entendu les malédictions dont le père avait chargé cette fille coupable. Pour les âmes fortement trempées, l'exemple du mal est plus propre qu'aucun autre à conserver les instincts vertueux. Devant ces natures lacédémoniennes dont je parlais tout à l'heure, n'excitait-on pas la jeunesse à la tempérance par le hideux tableau d'esclaves enivrés?

Le lendemain, au point du jour, alors que les écuyers et les pages sellaient les coursiers des nobles convives, Raoul, étonné de ne pas voir préparer la blanche haquenée d'Isoline, se hasarda à demander de ses nouvelles à Marthe : celle-ci, d'après l'ordre de sa jeune maîtresse, lui répondit qu'elle s'était rendue au prieuré sur le bord de la mer, et qu'elle ne paraîtrait pas de la journée. Alors, soit que Raoul se fût aperçu que sa présence causait de la contrainte aux partisans de Jeanne de Blois, soit qu'il éprouvât du désappointement de la retraite d'Isoline, ou qu'il conçût enfin l'espoir de la rencontrer en chevauchant dans cette direction, toujours est-il qu'il vint prendre congé du baron. Bien que celui-ci accusât en lui-même Raoul d'avoir osé prétendre à la main de sa fille, il le reçut néanmoins avec une cordialité apparente, lui disant d'une voix où perçait un peu d'ironie : « Adieu, seigneur de Bethléem;

nous espérons avoir l'honneur de vous recevoir encore en ce castel, car bientôt nous y célébrerons les fiançailles de notre bien-aimée fille avec le seigneur de Léon, et j'espère qu'en cette occurrence votre compagnie ne nous fera défaut? »

Raoul crut rêver. Tant de perfide coquetterie de la part d'Isoline lui paraissait impossible! Le sentiment qu'il éprouvait pour elle, ne lui semblait pas encore de l'amour, et cependant il eût rompu mille lances pour soutenir l'honneur de sa vertu et sincérité. Son regard se fixa sur celui du baron; mais il ne prit pas la main que celui-ci lui tendait. Le sire de Rohan demeura alors convaincu de l'amour de Raoul pour sa fille; et, dans son orgueil paternel, il regardait la chose comme inévitable. Un témoin muet de cette scène avait tout compris, c'était le sire de Kerval.

Et Raoul s'éloignait lentement du castel. La gelée avait pris les ruisseaux : son cheval glissait à chaque pas; la main de son maître ne le soutenait plus. Arrivé sur la colline, avant de passer le bois des pins, il se détourna machinalement vers la tourelle. Était-ce une dernière illusion? Le regard d'Isoline le suivait. C'était elle! Oui. Sa main se porte à son front, à ses yeux!... C'est impossible, elle est au prieuré! Bizarre fantaisie de l'imagination, de pouvoir créer ainsi de gracieux fantômes, malgré la distance, malgré l'impossibilité, malgré l'oubli!!!

CHAPITRE IX.

AMITIÉ.

Il était bien tard lorsque Raoul arriva au manoir de Bethléem. Les chiens aboyèrent bruyamment; ils s'étaient trompés au pas lourd et fatigué de Raoul.... « Grand Dieu! s'écria le père Anselme, mon enfant, vous est-il advenu blessure ou chute?... En quelle mésaventure êtes-vous? » — « Merci, bon père, ne prenez de moi nul souci; plus n'ai besoin pour l'heure en ce monde que de votre amitié et compagnie. »

Un grand feu brillait dans la salle : ils s'assirent l'un et l'autre sur un des bancs qui occupaient le côté de l'âtre; et Raoul, craignant les questions, proposa à l'Ermite de lui lire quelques passages du manuscrit des Croisades.

Il tomba sur le récit de la dernière croisade du temps du bon roi saint Louis, neuvième du nom. Voici ce fragment :

« Ung chevalier blessé demouroit contre
» l'appui de la fontaine des Miracles; un sien
» ami lui dit : En quel pensement êtes-vous ?
» en quel démarche est à cette heure votre
» âme? que fait-elle? — Je pensais, lui
» répondit-il, à me tenir prêt et bandé, pour
» voir si, à cet instant de la mort si court et
» si brief, je pourrais apercevoir quelques
» deslogements de l'âme, et si Jésus, mon
» cher Sauveur, la logera en son paradis.

» Après avoir ouï le dire de ce bon che-
» valier, m'enquérant si dans les environs je
» pouvais trouver secours ou allégeance à
» son mal, j'aperçus un tombeau, lequel
» devoit enfermer les os et dépouilles d'un
» Sarrazin notable dans l'armée infidèle. Cette
» tombe était allombrée par des cyprès; on
» avait gravé en sa couverture ces vers
» arabes... »

Ici le manuscrit donnait religieusement ces quatre lignes, dans la langue des fils de Mahomet, suivies d'une traduction latine. En français, nous les lirions ainsi :

Vers l'Occident aux longs frimas,
Saint prophète d'Allalh, que ton souffle m'amène,
Si parmi les houris ton ciel n'enferme pas
Eléonore d'Aquitaine !

« Oh ! dit Raoul, dont le cœur débordait d'amertume et dont la voix brisée se refusait

à rendre ces élans de passion, ces mots insensés font voir les ténèbres profondes qui enveloppent comme un filet la pauvre âme de ces fils de l'Orient. Oser requérir quelque chose, hors Dieu seul, jusqu'en son paradis! Comment un homme peut-il à ce point faire taire son âme à la voix de ses sens?... Cette Eléonore d'Aquitaine, ô mon père, elle était donc bien belle?... Quels enchantements perfides étaient donc les siens, pour empoisonner ainsi jusque par delà l'heure mortelle, pour empoisonner jusqu'à l'éternité... Mon père, mon père, pourquoi Dieu a-t-il ainsi créé la femme? mélange affreux de beauté, de grâce et de perfidie?... de je ne sais quelle candeur mêlée à je ne sais quelle dépravation?.. »

L'œil de l'Ermite devint sévère. « Comment mon fils a-t-il osé attaquer Dieu dans la créature faite, comme l'homme, à son image?... Est-ce bien le fils de la noble et pure Mar-

guerite de Saint-André qui ose ainsi flétrir la compagne que Dieu accorda à l'homme, au jour de sa grâce et de sa miséricorde? »

Raoul baissa la tête, en craignant de laisser deviner son secret. Il demanda la bénédiction de son vieil ami, et se retira en emportant avec lui le manuscrit.

Une heure après, le père Anselme voulut voir si le mortier de Raoul avait été allumé, ou plutôt si le jeune homme dormait ou priait. Il entra donc dans sa chambre, et le trouva couché et dormant d'un lourd sommeil, résultat de la fatigue physique et morale. Il aperçut sur l'estrade du lit le livre des Croisades, tombé probablement des mains de Raoul au moment de son assoupissement, et resté ouvert à la page citée plus haut. L'Ermite, en se baissant pour le ramasser, heurta l'armure de Raoul pendue par un clou près de son lit.

Raoul jeta un cri;... la partie intellectuelle de l'homme s'éveilla seule : Isoline, s'écria-t-il, pourquoi m'avoir trompé?... Puis, avec un soupir qui recommençait la respiration interrompue du sommeil : Pourquoi, murmura-t-il, ne m'aimez-vous plus? . . . . . .

. . . . . .

Quand le jour parut, l'Ermite était encore agenouillé sur le prie-Dieu qui avait appartenu à Marguerite de Saint-André;..... il priait pour son fils!.....

Raoul sortit avec ses armes, et suivit au loin sa meute, qui chassait dans le val et les plaines; il ne revint que le soir, vaincu par la fatigue, et se jeta tout habillé sur son lit...

Avec cette expérience du cœur que lui avait donnée la lecture de manuscrits savants

et religieux, le prêtre sentait la blessure trop fraîche pour la palper.... Il offrit à Dieu ses prières et ses larmes, pour la seule affection qui lui restât sur la terre...

L'hiver de 1364 passa ainsi. Le mois de mars arriva. Voici venir Pâques fleuries, où les saules de la Loire boutonnent; voici enfin Pâques et l'année nouvelle : les seigneurs s'envoient les uns aux autres des présents, des œufs teints de diverses couleurs; déjà les villanelles s'entendent derrière les buissons odorants. Hélas! pour la triste Isoline, le printemps ne semble apporter ni boutons ni fleurs. Au mois d'avril, on n'avait encore reçu au castel de Rohan aucune nouvelle du comte de Léon.... Mais, à la fin de mai, on vit entrer dans la cour d'honneur un jeune homme vêtu d'une armure noire sans écusson, à la visière baissée; sur son cimier se voyaient des plumes de héron. Le baron

s'enferma avec son hôte; les lourdes portes crièrent sur leurs gonds. « Or çà, beau seigneur ou chevalier, quelle piteuse nouvelle me donne à connaître le deuil qui couvre votre armure? » Celui-ci parla de la mort du comte de Léon dans la ville de Londres. Le baron fut fort attristé; cependant, il n'ajouta à ce message qu'une demi-foi. Dans ces temps où la difficulté des transports, le peu de sûreté des routes et la longueur des voyages donnaient lieu à tant de fausses nouvelles, on ne pouvait croire qu'après preuve et confirmation. Le baron trouva donc parfaitement inutile d'instruire sa fille de ce qu'il regardait comme très-incertain.

Cependant, le sire de Kerval prend en son donjon des Landes le plus ardent coursier qui eût foulé le sol de l'Armorique. — A toi, ô fougueux destrier! à toi l'espace, à toi les ailes... A moi la puissance de rendre à la vie... A eux l'espérance et le bonheur!...

Depuis leur entrevue au château de Rohan, il avait revu Raoul et s'était pris d'amitié pour cette nature si noble, pour cette âme si brisée, dont toutes les illusions de gloire, d'avenir et d'amour s'étaient détachées une à une, comme la tourmente de l'équinoxe printanier dépouille les rameaux de leurs fleurs, sans attendre que l'automne en disperse les feuilles.

La dernière fois qu'il avait vu le chevalier de Saint-André, il avait été frappé de l'altération de ses traits ; tout un passé de désespoir se lisait sur ce visage amaigri, dans ses regards sombres et pleins de flammes, qu'allumait la fièvre et que brûlait l'insomnie !

Il avait essayé de le rattacher à ses chers projets d'autrefois, quelque insensés qu'ils lui parussent ; mais l'heure du mirage, l'heure de la jeunesse était à jamais passée. L'an-

cienne douleur ravivait encore la plus récente... Alors, le sire de Kerval avait tenté les distractions offertes par la science, cette sauvegarde des âmes ardentes, qui console l'homme de tous les maux; mais qui ne sait agir que longtemps après les crises violentes, et sur des sujets déjà en voie de guérison. Les efforts de l'amitié étaient donc demeurés impuissants sur Raoul. Il remerciait le sire de Kerval d'un regard; lui protestait que, pour retrouver sa force d'âme, il lui fallait se retremper dans une solitude absolue, et finissait par le persuader.

L'arbre qu'on a coupé n'est pas sans espérance : il peut reverdir et porter de nouveaux rejetons. Mais quand l'homme est mort, dépouillé, consommé, qu'en reste-t-il? L'eau s'écoule d'un lac, les fleurs tarissent; ainsi l'homme, lorsqu'il a passé, ne revient plus. Tant que les cieux seront, il ne s'éveillera

pas, il ne se lèvera pas de son sommeil.
Job.

Quant à Isoline, elle avait senti s'exalter en elle le sentiment religieux; elle y avait puisé une grande force. L'idée que sa vie serait courte, si elle accomplissait son devoir; que Dieu la prendrait en pitié et la réunirait bientôt à Raoul dans son paradis, cette idée constante, dis-je, donnait désormais un but à sa frêle existence. Elle s'identifiait à son amant par une prière presque continuelle; elle l'invoquait, comme si déjà il fût sorti de ce monde, et qu'il eût une libre action sur son intelligence. Trop fière pour confier ses peines, mais devinant, avec son instinct de femme, la pitié du sire de Kerval, et se rappelant la conformité de chagrins qui existait entre eux, elle l'accueillait avec grâce et faisait moins d'efforts devant lui que devant tout autre pour cacher l'amertume profonde de son âme.

Cependant, le sire de Kerval n'était plus qu'à une lieue du castel de Bethléem. Quel est cet homme qui se promène dans la campagne? « Vous ici, père Anselme? il me faut vous parler sur l'heure » — « Hélas, dit le vieillard, je venais dans la vallée cueillir de la centaurée pour mon fils Raoul; car sa fièvre lui a repris. » Le sire de Kerval lui apprit alors la mort du comte de Léon. — « Oh! laissez-moi, ou plutôt venez lui annoncer cet événement! — Non pas, sire abbé, ne précipitons rien. Si la nouvelle était fausse; si le baron de Rohan, que Dieu conduise, était trop prévenu contre le chevalier de Saint-André; si enfin une autre alliance était projetée! Venez sans plus tarder au castel de Rohan. » Le vieillard se laissa persuader : cependant, il n'était pas sans inquiétude. Apercevant un petit pâtre qui s'apprêtait à rentrer le bétail : « Olivier, dit-il, va dire à mon cher fils, ton maître et seigneur, que je

suis mandé en grande hâte au manoir de Rohan; mais qu'il ait foi et confiance dans le secours de Dieu et l'assistance de son ami et père. » — Ce disant, il montait en croupe derrière le sire de Kerval. Ils cheminaient ainsi, devisant de l'aventure à la fois triste et heureuse qui les occupait. Arrivés aux quatre routes formant la croix, où s'élevait une chapelle, le sire de Kerval sauta à terre. Il est inutile, bon père, dit-il, que je vous accompagne plus loin. Lorsque vous repasserez, écrivez-moi un mot de votre voyage, et le placez sur l'autel.

Le sire de Kerval attendit quelque temps que le galop du cheval se perdît dans la distance, puis il siffla : une trappe derrière l'autel s'ouvrit, et un homme parut. « Sur ton âme, m'oseras-tu encore affirmer la mort du comte de Léon ? » — « Damnation, s'écria l'inconnu, pourquoi douter toujours, quand

pour vous complaire j'ai passé mer et détroit; et d'ailleurs, voici un gage, dit-il, en lui remettant un fragment de monnaie, et, lui parlant plus bas, il ajouta bientôt : A Dieu ne plaise que j'oublie jamais mes obligations envers vous. Oui, sur ma vie, sur mon âme, sur la cendre de ceux qui ont vécu, j'ai vu le corps du comte de Léon sans vie en la ville de Londres. » — « Oh! Londres, Londres! s'écria le sire de Kerval; ne répète pas ce mot. »

« Oui, reprit l'inconnu, je vous obéirai, depuis l'heure où la chouette crie, où la lune se lève sur les eaux, jusqu'à l'heure bénie de l'aurore, jusqu'au déclin des journées! »

— « Revêts donc ton armure, ton casque, ton cimier; va par le souterrain (1) porter à

(1) On dit, dans le pays, que le souterrain de la grotte

l'instant ces mots à Isoline de Rohan. . . . .

. . . . . .

Le sire de Kerval, resté seul, ouvrit un manuscrit enfermé dans l'autel, et lut ce passage des lettres de saint Jérôme :

« Il me souvient de la question sur la » nature des âmes, si elles descendent du » ciel, comme le pensent les platoniciens et » Origène; si elles sont une portion de la » substance de Dieu, comme l'imaginent les » stoïciens; si, ayant été créées autrefois, » elles sont renfermées dans le trésor de » Dieu, selon la folle persuasion de quel- » ques chrétiens, ou bien encore si Dieu en » crée chaque jour et les envoie dans les » corps, selon qu'il est dit dans l'Évangile :

---

du Kourikan aboutissait à une chapelle de l'église de Guérande.

» *Mon Père ne cesse d'opérer jusqu'à présent,*
» *et moi j'opère aussi;* si, d'après Tertullien
» et une grande partie des Occidentaux,
» elles passent des pères dans les enfants,
» comme le corps est engendré dans un
» autre corps?... »

Doute, mystère, abîme! s'écria-t-il, pourquoi pesez-vous ainsi sur mon intelligence?... Et, d'une voix plus calme, il ajouta : Je ne te prie pas, ô mon Dieu! Que puis-je te donner qui ne t'appartienne. Mon âme est là devant toi,... immobile... Attire à toi tout ce qui sort d'elle, tout ce qui constitue sa vie. Soleil divin, la goutte d'orage n'a-t-elle pas la même destinée que l'émanation des océans?... Les astres, qu'entraînent leurs attractions divergentes, marchent dans le vide; ils ne t'adorent pas! leur mouvement les entraîne, ils vivent.

Et l'homme, comment pourrait-il s'unir à toi ainsi qu'ils le disent, esprit à esprit, corps à corps, âme à âme? Chose impossible même à penser!... Ah! peut-être au moment de la mort, alors que l'âme se divinise et sort triomphante du cercle des sens;... alors que rien ne la comprime, que rien ne pèse plus sur elle, peut-être, viendra-t-elle accomplir ce rêve délirant. Mais au milieu d'une vie si chaude d'instincts différents, comment s'identifier à Dieu?... Est-ce pendant les ténèbres de l'enfance, les fièvres de la jeunesse, les passions de l'âge mûr, ou pendant les dégoûts et les sensations glacées de la vieillesse?...

O amère folie!... Songe le plus orgueilleux de la plus orgueilleuse créature; blasphème produit par la démence ou la fièvre, ma pensée se refuse à vous concevoir : mon âme se ferme à vos sacriléges illusions!...

Et pourtant, Adam était émané de Dieu ; et Adam tomba. Et toi, fils de la femme, comment aurais-tu gardé ta robe d'innocence, si tu n'étais pas le Christ?... Si tu l'es, pourrais-tu tromper? toi, la vérité!..... Non! D'ailleurs, qu'importe? Le dévouement d'un Dieu, voilà la seule religion que je puisse comprendre... .

Et, baissant la tête, il murmura ce verset de la Bible :

« Connais-tu l'ordre du ciel et son in-
» fluence sur la terre?... Qui a enfermé la
» mer en ses digues, quand elle rompait ses
» liens comme l'enfant qui sort du sein
» de sa mère?..... Qui a prescrit des lois
» à la marche irrégulière de la foudre?...
» Qui donne l'intelligence au météore?... »

CHAPITRE X.

LUEUR.

Arrivons au castel de Rohan. Le jour touchait à sa fin. Ce jour s'était levé sans soleil : en vain les arbres se chargeaient de leur ombre odorante, l'air refroidi par les pluies forçait les châtelaines à revenir habiter la salle aux ogives grillées.

Cependant, Isoline était agitée d'une émotion étrange : une rougeur inaccoutumée colorait ses joues; sa main frémissante tirait

l'aiguille. Marthe, assise près d'elle et lui arrangeant ses aiguillées de laine, la regardait en silence. — « Marthe, ma bonne, il faudra demain m'éveiller au premier chant de l'alouette; faire seller et brider ma haquenée; puis me suivre au prieuré en grand silence et dévotion, car j'ai à faire dire messe et neuvaine pour l'âme d'un défunt... »

Marthe pensait, avec raison, que l'état d'agitation dans lequel elle voyait Isoline, rendrait le soin de l'éveiller superflu. Quand on entendit du bruit à la poterne et la herse faire crier sa chaîne... — « Ah! dit-elle, m'est avis que c'est la deuxième fois, depuis la vesprée, que j'entends passer sur le pont-levis. Les chevaliers d'aujourd'hui sont-ils devenus invisibles, ou suis-je aveugle, meshui?... » Et en femme qui sait saisir au passage les rares distractions qui se présentent, Marthe sortit de la salle.

Un quart d'heure après elle rentra. — « Eh bien! nourrice?... » — « Damoiselle, c'est le révérend... C'est le chapelain du castel de Bethléem, dit Marthe, en balbutiant. Il a demandé votre noble père, et ils s'entretiennent à cette heure dans la salle des chevaliers. » Isoline mit une main sur son cœur, afin d'en comprimer les battements, et, de l'autre, elle s'appuyait à la barre de fer qui servait d'appui à la fenêtre. Eh quoi! dit-elle,... le sire de Kerval ne m'avait pas prévenu que ce fût sitôt?...

« Marthe, viens, conduis-moi vers eux. » — « Y pensez-vous, damoiselle? L'ordre exprès de votre très-honoré père est qu'un chacun s'éloigne et ne le trouble céans. » — « N'importe, dit Isoline avec tout l'orgueil des Rohan : Obéis!... » Elle s'avança la tête haute, la contenance fière. Marthe l'annonça... Elles entrèrent. Le baron lui jeta un coup d'œil

sévère; mais comme le père Anselme se levait pour la saluer, il reprit bientôt d'un air indifférent : « Laissons ce discours, sire abbé, je ne puis là-dessus rien octroyer ni pressentir sans longues informations. Le comte de Léon n'est peut-être pas mort... » — « Il l'est, seigneur, dit Isoline, en étendant la main. Voici la seconde moitié de cette livre parisis, brisée comme gage entre vous, en la ville d'Auray. » — « Par les fourches de Béelzébuth, avez-vous donc été la quérir en l'autre monde, s'écria le baron d'un air stupéfait? » — « Peut-être, ajouta sa fille; car je sais pareillement la cause et l'objet de la venue du père Anselme. »

Alors, fléchissant le genou devant le baron terrifié : « Monseigneur et père, « dit-elle, je ne vous ai jamais rien requis » ni demandé. Adonques, laissez-moi vous » parler pour la première fois librement et

» sans contrainte aucune. Le seigneur de
» Saint-André et moi avons échangé paroles
» et promesses d'amour; il est vrai, toute-
» fois, sauf votre volonté et bon plaisir:
» mais lorsque vous m'apprîtes que j'étais
» promise par vous au comte de Léon, j'ai
» su retenir en mon cœur larmes et regrets,
» et m'exposer à encourir la mésestime de
» sire Raoul, dédaignant de me justifier;
» parce que ma conscience était sans repro-
» che; et aussi, et plus encore, parce que
» je pensais que commerce de lettres ou
» de paroles avec un homme dont je ne
» devais jamais être l'accordée, ne convenait
» pas à ma haute infortune. Je suis donc
» demeurée en silence, attendant de Dieu
» seul ou du temps ma justification. Voilà ce
» que j'ai fait, seigneur, pour l'honneur de
» votre parole; et maintenant que la mort
» vous l'a rendue, je vous demande, à mon
» tour, de ne pas me laisser accuser de traî-
» trise par celui que Dieu me destine pour

» époux; de ne pas lui laisser croire plus
» longtemps que le castel d'un Rohan puisse
» abriter le parjure, sans laisser, à l'instant
» même, écrouler sur lui ses nobles mu-
» railles. Oh! dit-elle plus bas, en retenant
» ses larmes : je vous conjure, au nom de
» l'amour que vous porta ma mère, de
» prendre en considération le bonheur de la
» seule enfant qu'elle vous ait laissée; de me
» permettre enfin d'être l'épousée de Raoul
» de Saint-André, seigneur de Bethléem. »

Le baron commençait à s'émouvoir. Le nom de sa femme remuait toujours en lui la seule corde sensible qui se trouvât dans son âme. Malheureusement, Isoline, au lieu d'insister dans ce sens, se reprochait déjà d'en être venue aux supplications. Ces deux natures identiques seulement par l'orgueil et le point d'honneur, se heurtaient sans cesse. Isoline savait, comme nous l'avons vu, s'envelopper de dissimulation lorsqu'elle sentait la dou-

leur, plutôt que de prier là où l'autorité la blessait. Elle restait donc immobile, lorsque le baron, qui voulait couvrir sa défaite d'une apparence de dernière volonté, ajouta : « J'attendais au mois de juin le sire de la Trémouille, qui doit venir à la suzeraineté d'Escoublac; et l'ancienneté de sa famille comme nos relations amicales me faisaient espérer... »

— « Monsieur mon père, dit Isoline avec une respectueuse énergie, plus n'est besoin de me parler ainsi; plus ne veux rien entendre: Raoul de Saint-André ou le voile! » — « Le voile, dit le baron, quand vous n'avez pas de frère! Oh jamais! » — « Alors, dit-elle en s'inclinant pour sortir, le suaire!... »

— « Demeurez, » dit le baron d'une voix tonnante. Ce caractère si fier, si vaillant, si passionné, venait de lui être enfin révélé. Par ce qu'elle avait pu faire, il jugea ce qu'elle ferait pour tenir une seconde parole. Il ne

supportait pas l'idée de pousser au cloître ou à la mort la seule enfant qui pût perpétuer sa glorieuse lignée, qui pût entourer sa vieillesse d'amour et de soins. Un père de nos jours, en pareil revirement d'idée, eût serré avec effusion sa fille dans ses bras et eût même versé quelques larmes. A force de voir ces brusques transitions dans nos romans et sur nos théâtres, nous avons fini par nous forger une nature et des émotions factices, qui sont cependant devenues nôtres et que nous transmettons avec la vie. Le sire de Rohan, pour sortir de ce pas difficile, ne prit point cette issue ; mais, conservant un reste d'humeur de se trouver vaincu par la supériorité d'Isoline : « Par la greffe Dieu, dit-il, voilà meshui grand bruit et fracas pour peu de chose. Ai-je formulé refus aucun de cet établissement? Mes hésitations venaient seulement de la doutance où j'étais de la mort du sire de Léon; mais, à preuve si convain-

cante, je vois comme vous la main de Dieu. Adonques, que sa volonté soit faite. » Amen, dit l'abbé. Merci, dit la jeune fille, avec un regard ineffable; et, baisant la main du sire de Rohan, elle se retira, craignant de laisser voir l'excès de son émotion.

Le père Anselme voulait retourner immédiatement près de son ami. « Vrai Dieu, s'écria le baron, vous avez grande hâte de faire écarteler mes neuf macles d'or par l'étoile de Bethléem! Non, non, mon bon père; l'orage commence à se faire sentir : la mer hurle là-haut comme une cornemuse, le vent sifflé dans les tourelles; nous ne vous permettons pas de sortir de céans. Holà! hé, varlets! Haut la herse et les chaînes. Bon souper et bon lit pour Monseigneur l'abbé de Bethléem. »

On apporta aussitôt un quartier de venaison et un flacon d'hypocras. Le baron et son hôte devisèrent longtemps.

CHAPITRE XI.

L'ORAGE.

Pendant la nuit, la tourmente augmenta. Le vent soufflait avec furie dans le bois des pins, dont les branches craquaient comme des ossements flétris sous la charrue du laboureur; les chats-huants appelaient leurs petits restés au sommet des tours; la haute mer faisait résonner ses vagues sur les récifs et brisait en éclat la nacelle du pêcheur!.... Le père Anselme ne put dormir, et pourtant il se sentait heureux. Raoul, son enfant chéri,

comme il allait le remercier! Oh! pourquoi ne suis-je pas parti hier au soir, je serais maintenant près d'arriver! Le jour parut enfin. L'Ermite descendit le haut perron : son cheval lui fut amené par le page d'Isoline; et, comme il le chargeait de ses respects pour la noble damoiselle, celle-ci parut aussitôt vêtue à la hâte d'une mante, ses beaux cheveux blonds enveloppés d'un voile. Elle tendit à l'Ermite une lettre scellée d'une boucle semblable à celles qui s'échappaient du voile. Elle portait pour suscription : *A Raoul de Saint-André, seigneur de Bethléem.* « Ma fille, » dit l'Ermite d'un ton grave, le noble baron » a-t-il connaissance de cette missive? » — « Mon père, dit Isoline, jamais lettre signée » *de Rohan* n'a contenu chose désavouable » ou faiblesse. Prenez-là donc en toute foi » et confiance. »

Cependant, les branches brisées encom-

braient les routes; le vent soufflait toujours avec violence; les prairies ondoyaient au loin, comme les vagues d'une mer d'émeraude..... Oh ! Raoul, Raoul, se disait le père Anselme, si votre pauvre mère vivait, comme elle me bénirait mille fois pour le bonheur que j'apporte à son enfant ! Oui, du haut du ciel, elle seule a protégé ma mission.

Il arriva vers le soir. Le pont-levis s'abaissa : tout était calme maintenant; les deux lévriers vinrent au-devant de lui, les oiseaux des colombiers mêmes s'approchèrent comme lorsqu'il leur jetait des grains. Où donc était Raoul ?.... Impatient, inquiet, il monte les lourds degrés de l'escalier. Raoul était assis sur son lit, tenant un manuscrit dans ses mains : son visage était calme, mais de ce calme qui suit la prostration des forces après les luttes ou la tempête; une sorte de sourire épanouissait ou plutôt contractait ses lèvres,

et ses yeux cernés et rougis semblaient donner à ce fugitif sourire un cruel démenti....

« J'espère qu'il ne vous est advenu ni danger ni mésaventure, mon bon père; vous n'aviez pas habitué votre fils à cet isolement pendant qu'il souffrait. » La voix de Raoul était brisée. Le vieillard tressaillit : il ne se rendait pas compte de ses sensations; peut-être lui semblait-il qu'un mot de bonheur ne pouvait être prononcé dans cette chambre. C'était celle où Marguerite de Saint-André avait rendu le dernier soupir.

Mais reprenons le fil des événements depuis le départ de l'Ermite.

Le petit pâtre qu'il avait envoyé vers Raoul pour le prévenir de son départ, ne transmit que très-imparfaitement ses paroles. Raoul, dont le cœur et l'imagina-

tion malades allaient toujours au delà des événements, se figura que le père Anselme était mandé au castel de Rohan pour assister ou plutôt pour bénir le mariage d'Isoline et du comte de Léon ; qu'il avait voulu ménager sa sensibilité, mais que l'heure de ce mariage devait être arrêtée depuis quelques jours. Le frisson de la fièvre le prenait alors, et ses membres endoloris semblaient peser de toute leur fatigue sur ses facultés intelligentes. Il pensa à la mort; et ce froid lui semblait un premier linceul qu'elle jetait sur lui, comme le noir chasseur jette un filet sur l'oiseau. Il pensa à la folie, cette mort vivante, et il appela à haute voix Jehan, son frère de lait. Il lui fallait la vue d'un visage humain; il fallait que le témoignage de ses yeux lui apprît que tout n'était pas en perturbation dans son cerveau. Jehan lui donna des boissons chaudes, ajouta à ses couvertures des peaux de loups et de renards qu'ils

avaient tués dans leurs chasses de l'an passé, et lui demanda s'il désirait que sa mère, la vieille nourrice, vînt passer la nuit près de lui. « Non, dit Raoul, je suis bien maintenant; mes yeux s'appesantissent. » Il congédia Jehan; car il désirait alors être seul, autant qu'il venait de souhaiter la présence de quelqu'un. Il s'endormit de ce sommeil lourd et pénible que donne le malaise du corps et de l'esprit. L'orage était alors dans toute sa violence : les rafales agitaient la girouette du Beffroi, où le vent, sifflant dans les quatre lucarnes, faisait entendre des espèces de cris. Raoul s'éveillait en sursaut, jetait la main sur ses armes, et bientôt reprenait le fil rompu de ce cauchemar.

Et dans un de ces moments où le sommeil, plus transparent, se rapproche de la rêverie, il lui sembla voir sa mère près de son lit. Elle était vêtue de blanc, comme

au jour où elle l'avait quitté : ses pieds semblaient ne pas toucher le plancher; elle avançait pourtant, le front ceint d'une pâle auréole, comme le reflet d'une étoile sur les eaux. « Raoul, dit-elle, pourquoi épuiser ta » vie en des rêves d'enfant? Écoute la » voix du Maître, ô mon fils! lève-toi et » marche, car tu n'es qu'endormi. Une » seule chose est nécessaire, une seule : » sauver son âme, voir Dieu, le posséder. » Tes pieds sont sortis de la voie; que ta » volonté les y ramène, mon fils : sois à » Dieu sans retour, abandonne les amours » terrestres; fais un généreux effort, car ton » cœur est digne de lui. Fils de mes larmes, » entends la voix de ta mère; tremble de » résister plus longtemps à celle de ton » Dieu. Fais-toi prêtre du Christ!... »

La vision disparut. Raoul se leva : sa tête était en feu, et tout son corps tremblait. La

lune, sortant d'un nuage, laissa tomber sur les ogives une lueur aussi fugitive que celle d'un éclair. Raoul se rendormit, et vit en songe la chapelle où reposait sa mère : la tombe était illuminée de torches sans nombre; des fleurs blanches inconnues au climat d'Europe étaient répandues sur l'autel et sur le sol; des parfums étranges et brûlants circulaient dans l'air. Isoline parut en ce moment. Le comte de Léon était à ses côtés, et un prêtre, que Raoul n'avait pas vu d'abord, commença la messe des épousailles. La main du comte toucha celle d'Isoline, et alors une sueur froide coula sur le front de Raoul, car il lui semblait que le sire de Léon était à ses pieds étendu sans vie; que lui, Raoul, sentait à son doigt l'anneau d'Isoline, et qu'avec un sourire ineffable, elle lui disait : C'est toi, toi seul que j'aime!

Et Marguerite de Saint-André, se levant

droite et froide sur sa tombe, dit encore : « Hâte-toi, voici la onzième heure; l'Époux va venir. » Et sa main décharnée, en passant sur le front de son fils, semblait l'avoir à jamais consacré.

Raoul ne dormait plus; et cependant il lui semblait encore sentir sur son front l'empreinte glacée de la main maternelle. « Ma mère, dit-il enfin, recevez mon vœu; je me consacre à Jésus, Notre Sauveur, et à sa bienheureuse Mère! Que les anges et les saints du paradis prennent acte de mes paroles : Que mon âme soit à jamais perdue; que mon corps demeure privé de sépulture; que le nom de Saint-André soit déclaré celui d'un chevalier traître et félon, si jamais je manque à mon serment!!

CHAPITRE XII.

RÉSIGNATION.

Raoul pria longtemps. Le calme revint peu à peu dans son âme, et le jour parut..... Il ne sortit pas de cette chambre, qui lui semblait alors la cellule d'un religieux. Il lut plusieurs manuscrits que le père Anselme avait copiés pour son édification. Le soir, enfin, la tête fatiguée de toutes ces lectures ascétiques, le manuscrit des croisades lui était tombé sous la main.

C'est alors que le père Anselme, l'ayant considéré en silence, lui remit la lettre d'Isoline.

D'une main fébrile il dénoua la boucle de cheveux, et lut ces mots :

« Seigneur et Chevalier,

» L'honneur que je reçois de vous rend
» ma justification inutile. Comme moi de
» noble race, vous avez compris, par votre
» âme, que la mienne ne pouvait être
» coupable de mensonge ou traîtrise. Je vous
» en rends mille grâces.....

» Le baron de Rohan, mon très-honoré
» père, a bien voulu vous octroyer ma main.
» Je viens donc vous dire, Seigneur, que je
» me donne à vous librement, prenant Dieu
» et sa doulce Mère à témoin de l'amour et
» fidélité que je vous jure.

» *Signé* ISOLINE DE ROHAN. »

Alors les longues phrases étaient peu à la mode. Les femmes écrivaient rarement et le faisaient avec beaucoup de difficultés, ne prenant la plume que dans les circonstances solennelles, ou en cas de veuvage. On sentait peut-être autant que de nos jours, mais on l'exprimait moins : les sentiments se concentraient, au lieu de s'évaporer.

Raoul regarda son ami. Il y avait de la folie dans ce regard. « Parlez, mon père; suis-je éveillé? Est-ce sortilége ou maléfice de l'enfer?... Infortuné! » Il relut la lettre d'Isoline et la couvrit de baisers. « Mon père, mon père, qu'avez-vous fait?... Ou plutôt, qu'ai-je fait? dit-il avec explosion. »

Le père Anselme, surpris de cette fièvre d'âme, narra en tremblant les circonstances de son voyage. Alors, ce fut au tour du jeune homme : il raconta ses luttes, ses

douleurs, sa vision mystérieuse; et, s'accusant d'avoir manqué de confiance envers le seul ami que le ciel lui eût laissé, il dit enfin son vœu. — « Oui, reprit sévèrement l'Ermite, vous êtes coupable de n'avoir eu fiance ni dans ma vieille amitié, ni dans la bonté inépuisable de Celui qui nous a rachetés, et vous êtes puni de ce grand manquement. Cependant, à Dieu ne plaise que je vous laisse en si grand et si cruel déplaisir : je n'ai plus, il est vrai, la verdeur de la jeunesse; mais, en vous voyant en peine, ô mon cher et bien aimé fils, je recevrai de Dieu la force qu'il sait prodiguer aux créatures les plus faibles, quand il s'agit de défendre et de sauver leur enfant... Oui, j'irai dans la comté d'Avignon, séjour de Grégoire XI; je verrai celui qui représente notre doux Sauveur, et, baisant le sol qu'il aura foulé, je lui dirai : « Père de tous les hommes,

» un de tes fils du beau duché de Bre-
» tagne a juré témérairement. Il en appelle
» à toi, ô Père trois fois saint; rends-
» lui donc sa parole de chrétien et de
» gentilhomme ! »

— « Ne prenez pas sur vous si grande charge et souci, reprit Raoul. J'ai doutance que le pape puisse annuler une parole donnée librement à Dieu : nonobstant, si, comme vous le dites, parole de chrétien et de gentilhomme se peut rendre, est mon sentiment que gentilhomme et chrétien ne la peut jamais reprendre ! »

— « Ah ! mon cher Raoul, pensez à cette pauvre damoiselle qui si loyalement s'est enamouré de votre grand cœur et si précieuses vertus. »

— « Mon père, mon père, quels exhorte-

ments sont les vôtres ? Est-ce bien vous qui me parlez ainsi ? L'enfer prend-il votre image et ressemblance, pour m'entraîner à ma perte ? Oh non, Notre Sauveur a mis en toute créature la force nécessaire pour arriver à lui : à grande âme il a mesuré grand péril, car il est écrit : *Lève-toi, Pierre, et marche sur les eaux.* . . . . . .

. . . . . .

« Qu'on selle un cheval, qu'on parte en toute hâte, je vais lui écrire !....

« *A très-chère et très-honorée damoiselle*
» *Isoline de Rohan.*

» Je rends mille grâces à vous et à très-
» haut et très-puissant seigneur de Rohan,
» votre noble père, de la grâce et faveur
» insigne que vous m'accordiez.

» Adonques un tel bonheur ne pouvait
» advenir en cette vie mortelle, où, comme

» en un champ clos, nous devons combattre
» et vaincre s'il se peut...

» Vous le savez, doulce dame, ma vie
» entière a été remplie par l'idée de rendre
» libres le berceau et la tombe de Celui
» qui nous a racheté la vie... Gémissant en
» mon âme de voir l'Europe livrée à si
» lâche couardise, ma vie s'écoulait comme
» l'eau d'un torrent qui n'a point d'issue.

» Après vous avoir vue, j'ai compté quel-
» ques jours heureux : mais, en apprenant
» votre prochain mariage, j'ai douté dans
» mon cœur; j'ai pensé qu'abandonné à je
» ne sais quelle puissance, ces dernières
» épreuves venaient m'annoncer la fin de
» ma vie.

» *Quand la feuille du figuier paraît, vous*
» *jugez que l'été est proche...*

» Mon seul et dernier ami s'étant rendu
» près de vous, j'ai cru que le comte de
» Léon était revenu d'Angleterre. J'ai cru!..

» Oh ! pardonnez ;..... mais Dieu a relevé mon
» âme jusqu'à lui par la voix de ma défunte
» mère Marguerite de Saint-André, dont j'ai
» eu la claire vision. Il m'a dit comme au
» paralytique :

« Lève-toi et marche ; va recevoir mon
» oint ; offre-moi le sacrifice des siècles,
» qui seul a osé interrompre ceux des fils
» de Melchisédech et d'Aaron : fais-toi
» prêtre. »

» J'ai juré d'obéir sur mon âme, sur
» celle de ma mère, sur la vôtre !....

» Je finis en vous protestant que j'aurais
» voulu rompre mille lances et donner mille
» fois ma vie pour vous. Saluez de ma
» part le noble baron de Rohan, votre père,
» dont mes tristes armes n'écartelleront
» jamais l'illustre écusson, et demandez-lui
» en mon nom grâce et merci.

» Adieu, chère et doulce dame. Jusqu'à
» mon dernier soupir, je prierai pour vous.

» Croyez qu'après Dieu et sa glorieuse
» Mère, serez toujours seule et unique en
» mon cœur.

» *Signé* RAOUL DE SAINT-ANDRÉ. »

Jehan partit aussitôt pour le château de Rohan. « Va, mon fils, dit Raoul; que Dieu te conduise : mais ne conserve aucune souvenance de ce que tes yeux verront, de ce que tes oreilles ouïront. Sois, à ton retour, muet comme la tombe, comme la source profonde d'un puits du désert. Plus ne veux rien savoir en ce monde, car plus ne m'est rien. »

CHAPITRE XIII.

A BETHLÉEM!

Le troisième jour qui suivit cette missive, le sire de Kerval traversait la route de Guérande, lorsqu'il aperçut, au bout de la lande, Isoline montée sur sa blanche haquenée, vêtue d'une mante de voyage, la tête enveloppée d'un voile de lin d'un tissu fin et transparent. Landry, le page, la suivait; puis venaient deux paysans, serfs de la suzeraineté de Rohan, portant de légers bagages. A cette rencontre inattendue, à certaine émotion qu'il décou-

vrit, malgré le voile tombé, sur les traits de la jeune fille, à la déviation subite des pas de la jument sur la bruyère, il soupçonna une partie de la vérité; et, se plaçant au milieu des quatre chemins qui formaient la croix autour de la chapelle :

« Ne chevauche pas plus avant, dit-il, ô fille des Rohan! Il n'est pour toi de place glorieuse qu'au manoir de tes illustres ancêtres... Oui, l'honneur est derrière toi, la honte en avant... Arrière donc! »

— « De qui donc, Monseigneur, tenez-vous le droit de vous opposer à notre volonté ou bon plaisir? dit Isoline prête à s'évanouir. »

— « C'est en vain que tu cherches à me tromper : le baron, ton noble père, aura refusé l'alliance de Saint-André...; et toi, confiante en l'amour de ton amant,

comme l'hirondelle se confie au printemps qu'elle ne trouvera qu'au delà des mers, tu pars, tu fuis!... Tu vas au monastère des Couëts, dis-tu? Non, ta pâleur et ta défaillance ne peuvent me tromper : tu vas à Bethléem. Jure-moi sur l'âme de ta mère que je mens!... »

— « Monseigneur, dit Isoline sans baisser la tête, mais d'un son de voix bas et entrecoupé, si Dieu vous donne pouvoir de lire ainsi en mon âme, il ne voilera pas sa face à mon mensonge; si, au contraire, c'est le démon qui vous découvre mes pensées, je ne le forcerai pas à rire de mon péché. Oui, je vais à Bethléem en ce moment; mais, sur l'âme de ma mère, sur ma part de paradis, ou, si vous l'aimez mieux, sur mon honneur, demain ne m'y retrouvera pas. Le baron de Rohan, mon père, dans un moment d'emportement m'ayant ordonné de m'éloigner pour

quelque temps de sa présence, je vais de son plein gré au monastère des Couëts. »

— « Que Dieu te garde et te bénisse, reprit le sire de Kerval. Je t'ai connue enfant, et j'ai toujours souhaité vainement que la paix et le bonheur habitassent ton âme. Serait-ce un éternel adieu que je lis dans ton regard? Va, noble fille, le langage de la douleur n'a point de secret pour le sire de Kerval. Veux-tu accepter jusqu'au but de ton voyage la protection de mon épée? »

— « Merci, Monseigneur; le soleil va bientôt paraître, nous sommes dans les grands jours : j'espère être au castel de Bethléem avant la nuit, je n'ai oncques frayeur ni besoin d'assistance. Merci encore une fois, sire de Kerval! Merci pour vos bons offices passés, dit-elle avec une larme. Merci, à l'heure présente, pour votre vaillance et courtoisie. »

Elle s'éloigna, et chevaucha tout le jour, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour faire un léger repas; elle ne descendit même pas de cheval. Mais, une heure avant d'arriver à Bethléem, ses forces morales la trahirent : elle fut forcée de s'arrêter sur la route et d'essayer de marcher; le mouvement de la jument lui donnait le vertige. Elle remonta pourtant en apercevant les tours du castel.

Raoul, qui depuis sa consécration mentale ne se permettait plus les distractions des armes et de la chasse, était devenu rêveur. Vivant de méditation et de souvenir presque autant que les esprits malades de notre époque, il était là à cette heure dans le beffroi, à cette même place où, huit mois auparavant, il avait vu s'éloigner Isoline laissant flotter au soleil couchant les plis de son voile blanc. Tout à coup, Raoul jette un cri perçant. Le père Anselme était là. « Mon père, mon père,

pourquoi Dieu m'envoie-t-il de telles illusions? » Son regard était fixe, son souffle s'arrêtait dans sa poitrine, comme à l'approche d'une céleste apparition. L'Ermite avait reconnu Isoline. — « Que faites-vous, mon fils? dit-il à Raoul, qui, revenu de son extase, s'apprêtait à descendre. La noble damoiselle de Rohan se rend sans doute auprès de Madame sa tante, prieure des Couëts! » — « O mon père! j'ai entendu la herse, les chaînes du pont-levis se baissent, elle entre; laissez-moi. » — « Non, chevalier; non, vous l'avez juré, votre épée ne doit plus se lever pour défendre une femme. Vos bras n'en peuvent recevoir aucune. Tenez-vous en paix et ne tentez pas Dieu. » — « Mon père!!! » D'un bond il s'était élancé sur l'escalier. L'Ermite l'arrêta près de l'oratoire : « Au nom de Marguerite de Saint-André, dit-il, je vous ordonne de demeurer en ce retrait. » Et il enferma Raoul dans l'oratoire.

Un quart d'heure passa. La chute du sablier marquait l'heure lente et pleine d'angoisses, comme elle avait marqué l'heure rapide des premières émotions d'amour!.... La sueur perlait au front de Raoul; un combat muet, dont l'adversaire se dérobait, épuisait sa mâle énergie. Les coups de cette lutte interne tombaient dans le vide : il ne sentait plus rien dans son âme..... « Oh! qu'elle parte, disait-il, mon Dieu; qu'elle parte! et que cette heure finisse, à tout prix. » L'Ermite rentra :

« Raoul de Saint-André, dit-il d'une voix solennelle, Isoline de Rohan, votre noble fiancée, vous demande audience; venez! »

— « Mais, vous l'avez dit, s'écria Raoul avec véhémence, on ne tente pas Dieu en vain; vous m'avez ordonné, au nom de ma mère, de rester ici. Ayez pitié de moi! Retournez vers elle, dites-lui que je l'aime

mille fois plus qu'elle ne le pense; que je ne la verrai pas, parce que sa vue en ce moment me rendrait fou. » — « Non, Raoul, je ne lui porterai pas vos paroles; car votre âme, à l'heure même, les démentirait. La présence d'Isoline va vous apporter calme et confort, elle est vraiment bénie entre toutes les femmes. »

L'Ermite sortit, et bientôt après Isoline était sur le seuil de l'oratoire. Son voile, ramené des deux côtés, tombait jusqu'à ses pieds. Pâle et tremblante à l'aspect de Raoul, elle n'osait avancer. « Seigneur, dit-elle enfin, j'ai cru comprendre, par votre lettre, que vos sentiments n'avaient pas changé à mon endroit, depuis le jour où nous nous sommes juré amour et fidélité au castel de Rohan?.... Je viens donc aujourd'hui réclamer votre promesse. Voici votre gage, dit-elle en déroulant un parchemin où se trouvait une

mèche de cheveux de Raoul ; mais cependant, écoutez-moi.... »

Raoul ne cherchait pas à comprendre ; toutes les forces concentrées de son âme repoussaient maintenant la séduction. Le père Anselme n'avait pas trop présumé de lui.

« Moi votre époux, dit-il; accepteriez-vous donc un cœur parjure à son Dieu?... dont chaque caresse serait une souillure, dont chaque baiser serait frappé d'anathème et de stérilité avant même d'arriver à vos lèvres?... O! Isoline, Isoline! heureux l'homme qui mieux que moi saura comprendre votre âme!... et qui pourra sans crime répondre à votre amour. Eh bien, j'essaierai d'aimer cet homme sur lequel vous vous appuierez; j'unirai vos deux noms dans ma prière. Vos enfants apprendront à m'aimer aussi; et, les pressants dans mes bras, je demanderai pardon à Dieu de ces instants de bonheur.

» Isoline de Rohan, votre place n'est pas ici; il vous faut sortir de céans, au nom de votre gloire !.... »

Mais il est des heures solennelles où la femme, par son exaltation, domine tellement les circonstances, que le mot honneur même n'arrive plus à son oreille, dans les régions où elle plane. Elle se dépouille alors de toute sauvegarde, elle rejette toute précaution, parce qu'elle se voit transfigurée. Ainsi, le prophète Elie laissa, pour s'envoler au ciel, son manteau sur la montagne.

« Qui donc peut vous retenir encore? disait Raoul. A la voix de mon Dieu, je vous ai sacrifiée sans retard, sans hésitation, sans remords... Oh ! ajouta-t-il bien bas, pourquoi ne puis-je dire : sans larmes et sans amour. »

— « C'est ce sacrifice qui m'a donné l'idée du mien, répondit enfin la jeune fille. N'est-il pas écrit : « Il y a plusieurs demeures » dans la maison de mon Père. » Plusieurs demeures!... Là encore nous pourrions donc être séparés. Oh! non, ce n'est plus seulement le ciel que je veux obtenir ; mais le ciel avec toi : je veux que mon âme brille du même éclat que la tienne, je veux que notre Dieu l'enveloppe du même regard. Où tu atteindras, je monterai. Crois-tu donc qu'Isoline pouvait aimer un homme vulgaire? O! dis, le crois-tu ?

» Ai-je essayé de lutter avec ton Dieu? T'ai-je reproché quelque chose? Non, je suis fière de te voir au-dessus des passions humaines. Le sentiment que j'éprouve pour toi n'est pas de l'amour,... car il a toute la pureté de l'adoration.... Et, fléchissant les genoux : Seigneur de Saint-André, dit-elle,

permettez-moi d'unir mon âme à la vôtre, au nom de mon salut éternel; car s'il est permis à l'épouse de dérober quelques pensées à son Dieu, les flammes infernales ne doivent-elles pas punir les amours profanes de la récluse? Demain, j'entre en religion au monastère des Couëts; ce soir, je viens réclamer de vous la seule promesse que vous n'ayez pas accomplie ! »

— « Femme sublime ! s'écria Raoul, en la relevant dans ses bras; il serait indigne de moi d'accepter un tel dévouement !... Oh ! sors d'ici, par pitié, par grâce, tandis que tu le peux encore, dit-il, en posant sa main frémissante sur l'épaule de la jeune fille; car, malgré mon Dieu, malgré le ciel, malgré l'enfer, je te dirais : Je t'aime !.... »

— « Croyez-vous donc, seigneur, dit noblement Isoline, croyez-vous que mon vœu

mon vœu m'engage moins que le vôtre?... Je vous le répète, j'entre cette nuit même au monastère des Couëts.... »

— « Oh! viens alors, dit-il en la retenant d'un bond, comme elle allait sortir. Isoline, ma fiancée, mon épouse;... oh! que vous donnerai-je en retour de cette joie céleste? »

— « Le droit de vous placer dans mon âme immédiatement après Dieu, de vivre de votre souvenir, de rêver, de croire à la réunion de nos âmes. Vous me donnerez votre foi, votre anneau, seigneur, qui un jour, parmi mes ossements flétris, fera lire aux amants le nom de Raoul dans la poussière qui fut Isoline. Oh! la mort me paraîtra belle; car le linceul qui me recevra encore toute palpitante des émotions de la vie, sera marqué à votre chiffre, à vos armes. Ne me demandez donc plus ce que vous me donnerez! »

L'Ermite arriva : « Je vous l'avais dit, Raoul, cette enfant est véritablement bénie de Dieu. L'heure presse, si vous voulez arriver avant le jour au monastère... » Maintenant, il redoutait pour eux les émotions de ce silence expressif qui commençait; il redoutait surtout cet accablement, cette prostration des forces qui, même chez les natures supérieures, succède à l'héroïsme et aux mouvements les plus généreux.

Oh ! quand ceux que vous avez à guider sortent un instant, par l'énergie et l'enthousiasme, de ce triste milieu que nous appelons sentiments naturels, faites-les sagement descendre de ces hauteurs où nul n'a su demeurer en vain; n'attendez pas l'heure inévitable du reflux.

Le père Anselme parlait à la fois à Raoul, à Isoline, et s'agitait autour d'eux d'une

animation fiévreuse. Il appela Landry, et lui commanda d'aller cueillir au jardin des boutons de roses blanches, et une sorte d'immortelle dont les ancêtres de Raoul avaient apporté la semence, parce qu'ils l'avaient recueillie près du divin tombeau. Bientôt, aidé du page, il en tressa une couronne pour le front de l'épouse vierge; puis, entraînant Raoul à la chapelle, il joncha le pavé de plantes aromatiques et para les deux autels.

Cependant, Isoline, demeurée seule dans l'oratoire, offrait mille fois à Dieu le sacrifice de sa vie, en retour de la grâce unique qui lui était accordée de pouvoir enfin, sans remords, partager son âme entre Dieu et lui... Arrachée, par la voix de l'Ermite, à ces pieux élans du cœur, elle s'enveloppa d'une blanche tunique, posa sur sa tête la couronne de roses, et, enlevant de la muraille le crucifix de Raoul,

elle le couvrit de baisers et le plaça dans son corsage; pieux larcin, qui devait devenir bientôt son seul trésor.....

Le père Anselme la conduisit à la chapelle. Raoul était déjà prosterné au pied de l'autel du fond. Le page d'Isoline et Jehan, le frère de lait de Raoul, seuls témoins de cette scène mystérieuse, se tenaient derrière les fiancés.

« Raoul de Saint-André, promettez-vous foi de mariage à dame Isoline de Rohan, fille de très-haut et très-puissant seigneur baron de Rohan ?... »

« Et vous, Isoline de Rohan, promettez-vous fidélité en votre cœur au chevalier Raoul de Saint-André, seigneur de Bethléem, ici présent ?... »

Leurs mains se touchèrent; et l'on crut voir

Marguerite de Saint-André passer froide et pâle, entre ses deux enfants.... Ma mère, s'écria involontairement Raoul en se rappelant son cauchemar et son vœu, bénissez-nous; j'obéis!... Une blanche vapeur, semblable à deux mains diaphanes, couronna un instant le front penché des époux.... La vision disparut. . . . . .

. . . . . .

Cependant, la lune était levée; les feuilles des bois tremblaient, le géranium sauvage qui croît encore sur ces bords chargeait l'air de ses parfums enivrants; une sorte de magnétisme semblait envelopper Raoul et Isoline. Leurs yeux étaient baissés, comme s'ils eussent craint que la flamme ne jaillît du choc de leur regard... Raoul prit la main d'Isoline, et la serra sur son cœur... Qu'est-ce qu'une étreinte d'amour? a dit je ne sais quel poète, sinon un effort de l'âme qui veut briser

l'enveloppe des sens, devenue le seul obstacle, pour s'identifier, se confondre avec une autre âme.

Il fallait partir. Isoline monta pour la dernière fois sa blanche cavale. La vue de ces prés, de ces grands bois, l'aspiration de ces parfums de la nuit, tout devenait pour elle une dernière sensation; et cependant un seul regret l'absorbait tout entière. La tête penchée, les mains machinalement occupées à écarter ou à ramener son voile flottant, elle n'était plus frappée par aucun objet extérieur; sa vie s'était retirée tout entière dans son cœur.

Le père Anselme était à ses côtés. Dans les chemins creux et difficiles, il prenait les rênes, que la pauvre enfant ne songeait même pas alors à saisir.

Raoul venait ensuite, monté sur le cheval qui l'avait ramené triomphant du camp d'Auray. Le silence était accablant pour tous; et cependant chacun d'eux craignait, en le rompant, d'augmenter la souffrance des deux autres. Le page d'Isoline marchait derrière, en s'entretenant à voix basse avec Jehan... Oh! qui n'a connu ces heures solennelles, que notre pensée ne peut palper, comprendre et juger qu'après dix ans d'intervalle?....

En arrivant près de la montagne boisée d'ormeaux et de chênes séculaires, le cheval de Raoul s'abattit. Isoline, arrachée à sa douloureuse rêverie, pressa les flancs de sa jument blanche, qui d'un bond se trouva aux côtés de Raoul : celui-ci avait au bras une contusion légère; quelques gouttes de sang la découvrirent. Isoline déchira sa ceinture aux armes des Rohan, et entoura le bras de Raoul : Oh! dit-elle, en refoulant en

elle toutes les larmes qui lui venaient aux yeux, si c'eût été au retour ?

Raoul ne répondit rien ; il ne remercia pas même Isoline. Tous deux éprouvaient ce trop-plein de l'âme qui fait redouter qu'une première parole ou une première larme ne fasse tout éclater.

Chez lui, ce silence était grandeur d'âme ; et chez elle, dévouement. Cependant, elle avait ralenti le pas de sa haquenée. Sa main tremblante caressait l'ondoyante crinière de la pauvre compagne de son enfance et de ses jeux. Raoul marchait alors tout près d'elle ; car elle sentait sur son épaule la chaleur de son souffle, et son ombre, au clair de lune, se fondait dans la sienne. Oh ! alors, elle eut un instant d'oubli, de fiévreux bonheur. La nuit était si belle, les étoiles si brillantes, l'air si calme, si pur !...

Après une succession continuelle de pensées tristes, l'âme a parfois le privilége, dans l'enfance et la jeunesse, d'arriver à une somnolence, à une sorte de réaction qui ressemble à l'ivresse ou à l'insensibilité. La route allait se prolonger peut-être? Et, d'ailleurs, que lui importait l'heure qui allait suivre... Il était là, Raoul, la réalisation de tout ce qu'elle avait rêvé; Raoul, l'amant, le génie, l'ange incarné de son imagination vierge! Peut-être, Dieu allait-il faire un miracle?... Peut-être, ne vivait-elle déjà plus!... Peut-être, l'éternité l'avait déjà réunie à Raoul?... Ses yeux, noyés de langueur, regardaient le ciel; ses mains étaient jointes : elle priait; car, chez la femme pure, la passion cherche une issue même du côté de Dieu. Lorsqu'elle se sent envahie par cette flamme brûlante, elle se réfugie dans les hauteurs de l'âme, quand l'homme, au contraire, essaie de laisser passer l'âme entière dans les sens...

L'air fut ébranlé, une cloche sonnait les Matines. C'était la cloche du monastère des Couëts. Jamais glas funèbre ne retentit plus froid dans un cœur de seize ans. Elle se retourna vivement, comme pour appeler du secours. Raoul, qui avait aperçu la croix briller au travers des arbres, la reçut dans ses bras.

Landry et Jehan avaient attaché leurs chevaux à l'entrée du petit bouquet de saules qu'ils venaient de traverser tout près du ruisseau qui le sépare de la vallée. Ils semblaient être là pour faire reposer leurs montures, mais en réalité parce qu'ils craignaient, par leur présence, d'ajouter encore à la douleur de leurs maîtres, en y mêlant la contrainte.

« Lorsque vos blonds cheveux tomberont sur les dalles du cloître, ô Isoline! une dernière fois ayez souvenance de votre époux.

Réservez-lui cette seule partie de vous-même, car c'est à peine s'il ose réclamer une pensée.... » Le tressaillement nerveux des épaules de la jeune femme indiquait seul qu'elle avait entendu. — En cet instant, la chouette jeta un cri aigu, qui semblait arraché aux tortures de ces deux âmes. Un nuage passa dans le ciel, mais le jour allait paraître. On était arrivé....

Le père Anselme aida la jeune fille à descendre. « Priez pour moi, s'écria-t-elle éperdue!.... » Raoul de Saint-André s'était arrêté devant elle : son front était pâle, son regard énergique; et cependant on devinait qu'un seul mot ne pouvait plus sortir de ses lèvres sans déchirer sa poitrine. On entendait gronder cette lutte terrible, comme un bruissement de tempête. Son pouls s'accélérait toujours. Le travail de dissolution qui s'accomplit à toute heure, se centuplait alors;

il épuisait sa vie. Les bras d'Isoline avaient enlacé son cou. Tel un jeune enfant qui, d'abord héroïque, vient, en face du supplice, payer un tribut à la faiblesse de son âge, Isoline aussi trahissait cette faiblesse, par quelques derniers cris de l'âme. — « Ne vous reverrai-je donc plus sur la terre, cher, trop cher époux !... Ne pourrai-je ni vivre, ni mourir dans vos bras?... Ah ! du moins, promettez-moi, quand la souffrance et la maladie abattront votre courage, promettez-moi de penser qu'il existe un être qui donnerait son sang goutte à goutte pour rafraîchir votre tête brûlante, pour..... ». Et les sanglots et les baisers suspendaient sa voix; et toutes les larmes de cette malheureuse enfant retombaient, par contre-coup, sur le cœur de l'Ermite.

« Mon Dieu, pardonnez-leur; pardonnez-moi aussi d'avoir voulu d'abord leur bonheur à

tout prix, peut-être aux dépens de leur salut éternel. Et maintenant, ô mon Dieu! ôtez-leur l'amertume du sacrifice. Donnez-moi de la force pour eux... Et, s'avançant vers le groupe charmant et désolé, il sépara avec effort les mains qu'il venait d'unir; car elle surtout s'attachait à lui avec désespoir, comme celui qui roule dans un précipice s'attache au dernier appui qu'il sent fuir sous lui. Mais elle était à bout de force : l'Ermite l'entraîna bientôt, et sonna à la porte du couvent. Alors, sans regarder en arrière, la jeune femme s'enveloppa de son voile, comme autrefois Rebecca à la vue d'Isaac. Hélas! ce n'étaient plus les émotions du premier regard d'amour qu'elle dérobait ainsi.....

L'Abbé entra. Une femme, de l'autre côté de la grille, attendait Isoline : c'était la prieure, Madame de Rohan. Ma fille, dit-elle... Et la pauvre enfant, en tombant à genoux, s'écria :

Ma mère, me voici! — Le prêtre salua la prieure et sortit. Isoline s'élança pour lui dire encore un dernier mot. Était-ce un souvenir pour le noble baron de Rohan, son père?... Était-ce un dernier adieu?... un mot pour Lui?... La porte s'était refermée : il ne restait plus rien de son bonheur, de ses seize ans, de ses chastes amours;... plus rien, que des grilles et un linceul!.....

Raoul de Saint-André s'était déjà remis en marche : le galop du cheval du père Anselme ne le tira même pas de sa rêverie. La douleur ne l'avait pas vaincu; toute la noblesse de sa race s'était réfugiée dans son âme.

CHAPITRE XIV.

CONCLUSION.

Cependant, le baron de Rohan, furieux de la résolution de Raoul, qui non-seulement lui semblait injurieuse pour sa fille, mais encore qui rendait inutile la seule concession civile et politique qu'il eût jamais faite, fut plus affligé que surpris de la résolution d'Isoline. La fille d'un Rohan, dont l'alliance venait d'être rejetée, n'avait, selon lui, de refuge qu'aux pieds de Dieu.

Présent au traité de Guérande, qui eut lieu l'année suivante, 1366, et qui pacifiait la Bretagne, il offrit d'abord ses services à Jeanne de Penthièvre, à laquelle fut concédé le comté de Limoges.

Les fils de Charles de Blois étant retenus en otage par le roi d'Angleterre, le duc de Montfort crut devoir reconnaître ce bon office en ouvrant la Bretagne aux Anglais et leur distribuant terres et châteaux. Cette conduite révolta les nobles bretons, à la tête desquels se trouvèrent les Rohan ; ils soulevèrent le pays contre le duc, demandèrent des secours au roi de France, et contraignirent Jean de Montfort à l'exil.

On croit que le baron de Rohan mourut les armes à la main, dans une de ces escarmouches, à un âge assez avancé.

Revenons à Raoul. Étranger désormais à toute préoccupation politique, il ne tarda pas à recevoir les ordres sacrés. Il accomplissait ses devoirs avec ferveur. Dans toute la contrée, on venait lui demander secours et prières. Il s'asseyait fréquemment au chevet des malades, secourait les pauvres et remuait les masses par l'éloquence de sa parole; puis, par une multiplication de forces incroyable, une sorte d'activité fiévreuse, il centuplait sa vie, et parvenait enfin à obtenir pour lui-même le plus grand bienfait que Dieu puisse accorder aux natures passionnées, la paix de l'âme et l'oubli.

Cependant, une ou deux fois l'année, il s'acheminait vers le monastère des Couëts. Il entrait au parloir. Isoline de Saint-André ne tardait pas à paraître; et là, en présence de la prieure, dans le sein de laquelle elle avait versé son secret, elle tendait à travers

la grille une main que Raoul baisait en silence, pendant que les lèvres blanches d'Isoline murmuraient : Adieu !

Quelques années après, c'était l'anniversaire de leur mariage, Raoul se trouvait à Nantes pour assister un condamné à mort. Après s'être acquitté de sa pénible mission, il retournait à Bethléem en comparant, dans sa pensée, ce supplice si court qui rompt si brusquement toutes les sensations de la vie, avec cette longue douleur qu'il devait porter jusqu'à la tombe. Quelque chose d'inaccoutumé pesait sur son intelligence ; il lui semblait que Dieu comptait pour rien ses années de courage et d'abnégation, et qu'en s'écoulant elles ne lui avaient apporté aucun calme.

En passant devant le monastère, il sonna ; mais d'une main si fébrile, qu'il écouta comme

effrayé du son qu'il avait produit. Une religieuse parut. « Hâtez-vous, seigneur, dit-elle; vous n'étiez donc pas à Bethléem? » Ces mots lui semblaient vides de sens. Il restait immobile : comme toujours, il attendait! Cependant les lourdes grilles crièrent sur leurs gonds, et tombèrent devant lui. Isoline n'allait donc pas venir?...

Madame de Rohan, prieure des Couëts, introduisit le prêtre dans une cellule où un cri de bonheur ineffable accueillit sa venue; mais ce cri sortait d'un sein défaillant et brisé : de longs sanglots y succédèrent. Pauvre Isoline!... A Dieu seul appartient de séparer ce qu'il a uni....

Le lendemain, elle était morte; et lui reprenait sa route : il gravissait son Golgotha!...

Cependant, le père Anselme voyait chaque jour les joues de Raoul pâlir et ses yeux se

creuser.... Oh! assister ainsi à la lente agonie d'un enfant qu'on a vu naître, est un spectacle au-dessus des forces humaines... C'est pourquoi, dans sa bonté inépuisable, Dieu altère ordinairement la sensibilité de la vieillesse, parce qu'il lui a d'abord enlevé la force ; de même qu'il n'accorde la science à l'enfant qu'à mesure qu'il développe son intelligence : les quelques vieillards en dehors de cette loi commune ne tardent pas à succomber ; le père Anselme mourut.

C'était le seul ami de l'enfance et de la jeunesse de Raoul; cette mort fut d'autant plus sentie, qu'elle effaçait d'un seul trait tout le passé de celui qui d'abord avait perdu l'avenir!

Ainsi l'horizon s'assombrissait de toute part; la lueur qui s'éteignait au couchant ne laissait aucune promesse. Les bras de Raoul se tendaient dans le vide, ses yeux en pleurs

n'attendaient plus d'aurore. La nuit devait-elle être éternelle ?....

Cependant, « l'étude et la prière remplissaient sa vie, dit le vieux chroniqueur; le renom de sa sagesse et haute science alla si loin, qu'elle parvint jusqu'en la cour papale, séant à Avignon. »

En effet, Grégoire XI manda près de lui Raoul, lui offrit le cardinalat, et voulut en vain l'emmener à sa suite en Italie. Mais Raoul se hâta de revenir dans sa chère Bretagne, et resta pour tous l'Ermite de Bethléem.

Geoffroy de Rohan, évêque de Saint-Brieuc (1), venait, à sa requête, d'y faire transporter le corps d'Isoline, afin qu'elle fût

---

(1) Geoffroy de Rohan était évêque de Saint-Brieuc en 1370; il était fils d'Olivier, vicomte de Rohan.

ensépulturée sous l'autel du fond. Le mariage ayant été tenu secret, Jehan et le sire de Kerval furent les seuls employés à cette triste mission ; car Landry, l'aventureux page, brillait depuis longtemps à la cour de Charles V.

Bien souvent, dans le val ou sur les coteaux ombragés de saules, on rencontrait ensemble Raoul et le sire de Kerval.

Tels deux sépulcres contenant ce qui fut la vie, et dont les noms gravés sur la pierre relient seuls cette pierre à la chaîne des créatures intelligentes, ils passaient ; mais ils avaient vécu !

Et maintenant lorsque vous arrivez près de la chapelle, au milieu du silence du soir vous croyez entendre une cloche mystérieuse. C'est ce mariage secret que la cloche n'a pas annoncé qui sonne, disent les villageois.... Écoutez encore le sommet des grands arbres qui frémit au vent de la nuit, alors que le siléné aux fleurs penchées répand dans l'air ses parfums, plus enivrants que ceux de la jacinthe et de la tubéreuse, et que les blancs rayons de la lune découvrent à l'horizon les vastes champs de blé noir, dont les tiges empourprées vous font croire à des plages mystérieuses où les flots versent le corail....

Oh! venez à la chapelle pendant les nuits de mai, alors que le myosotis borde les ruisseaux, et que l'aubépine en fleur s'effeuille sur la bruyère, comme une blanche couronne de fiancée. Ne découvrez-vous pas, au scintillement des étoiles, quelques emblèmes, quel-

ques mots d'amour sur les murs vénérés, quelques dates effacées par d'autres noms... Alors vos yeux se mouillent de larmes, et les rossignols qui se répondent de l'autre côté du bois d'ormeaux, vous semblent la voix de ceux qui ont aimé et qui dorment dans le sein de Dieu.

FIN.

TABLE.

Pages

PRÉFACE. V

CHAPITRE I. — La chapelle de Bethléem et le manoir de Saint-André. 1

II. — Bataille d'Auray. 25

III. — Entrevue du baron de Rohan et de Raoul de Saint-André. 38

IV. — Isoline de Rohan. 50

V. — Le page Landry. 59

VI. — Apprêts de la fête. 76

VII. — Le Banquet. 91

VIII. — Chagrins d'amour. 100

IX. — Amitié. 112

X. — Lueur. 130

XI. — L'Orage. 139

XII. — Résignation. 148

XIII. — A Bethléem. 157

XIV. — Conclusion. 183

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Nantes, Imprimerie Andé GUÉRAUD et Cie, rue Basse-du-Château, 8.

NANTES, IMPRIMERIE A^nd GUÉRAUD ET Cie.